
11



[...]RIE FRANÇAISE

HAUTE-LOIRE

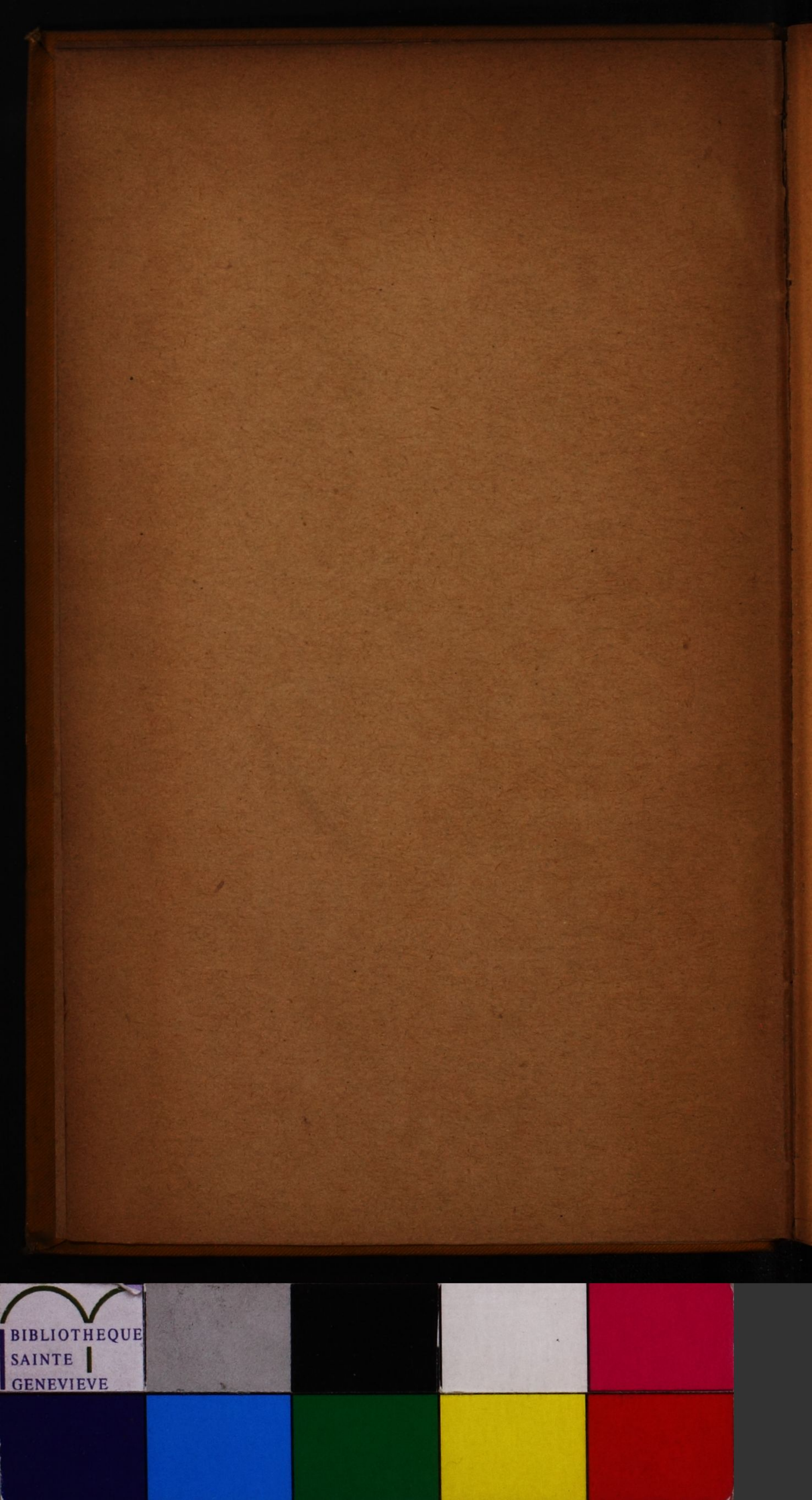
PAR

J.L. CORCELLE

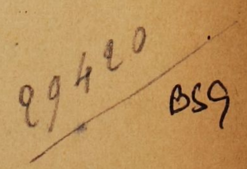
PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 01025021 1


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

HAUTE-LOIRE



GALERIE FRANÇAISE

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Facultés des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès lettres; Chanal, inspecteur d'académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien Ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, Conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; André Theuriet; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque nationale; Tranchau, ancien proviseur du lycée d'Orléans; etc., etc.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

HAUTE-LOIRE

PAR

J.-L. CORCELLE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PROFESSEUR D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE AU LYCÉE D'ANNECY



PARIS

CUREL, GOUGIS & C[ie]

ÉDITEURS

3 et 5, place de Valois

HAUTE-LOIRE

(Chef-lieu LE PUY)

Le département a une superficie territoriale de 479,432 hectares, divisés en 3 arrondissements, 28 cantons, 265 communes. Sa population est de 316,735 habitants. Il est compris dans le 28e arrondissement forestier.

Commerce et industrie. — Le département est presque exclusivement livré à l'industrie agricole ; il exporte principalement des bois, des bestiaux, des mules, des chevaux, du miel ; la houille est aussi l'objet d'une exportation assez marquée. La fabrication des dentelles, des blondes et des rubans est d'une certaine importance. Comme autres industries, il faut citer aussi les papiers, les cuirs, les lainages et draps communs, les tuiles, les briques, les objets de quincaillerie.

Armée, justice, cultes. — Le département est compris dans le 13e corps d'armée et ressortit à la cour d'appel de Riom. Evêché au Puy, suffragant de l'archevêché de Bourges.

Instruction publique. — Académie de Clermont. Enseignement secondaire : lycée de garçons et lycée de jeunes filles au Puy ; collège communal à Brioude. Enseignement primaire : écoles normales d'instituteurs et d'institutrices au Puy. Ecole primaire supérieure de garçons à Craponne ; cours complémentaires de garçons à Langeac ; de filles à Brioude. Il y a 738 écoles primaires, dont 711 écoles publiques (266 de garçons, 196 de filles, 249 mixtes) et 68 écoles maternelles, recevant 34,318 enfants de 6 à 13 ans. Il existe 443 bibliothèques scolaires, 120 caisses d'épargne scolaires et 37 caisses des écoles. Sous le rapport de l'instruction des conscrits, la Haute-Loire occupe le 62e rang (91,3 conscrits sur 100 savent au moins lire).

LE PAYS ET LES GENS

Le département de la Haute-Loire a été formé en 1790 de plusieurs petits pays, situés dans la région la plus accidentée du Massif Central. Le Velay, dépendance du Languedoc, en constitue la partie principale, autour de laquelle sont venues se grouper des fractions plus ou moins étendues du Gévaudan, du Vivarais, du Forez, de la basse Auvergne. Le département manque un peu d'unité et de cohésion.

Le chef-lieu est le Puy-en-Velay, ville de 20,000 habitants, autrefois grande capitale religieuse. Elle conserve des monuments qui rappellent sa splendeur ancienne et sont comme ses titres de noblesse. Le paysage environnant est d'une beauté si étrange, qu'il a frappé tous les voyageurs. George Sand, qui a visité la Haute-Loire, lui a consacré des descriptions charmantes : « Rien, dit-elle, ne peut donner une idée de la beauté pittoresque du bassin du Puy. Je ne connais point de site dont le caractère soit plus difficile à décrire. Ce n'est pas la Suisse, c'est moins terrible ; ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau. C'est la France centrale, avec tous ses Vésuves éteints et revêtus d'une splendide végétation. Tout est cime et ravin, et la culture ne peut s'emparer que des profondeurs resserrées et des versants rapides. Elle s'en empare, elle se glisse partout, jetant ses frais tapis de verdure, de céréales et de légumineuses, avides de la cendre fertilisée des volcans jusque dans les

interstices des coulées de laves qui la rayent dans tous les sens. »

Le pays, surtout dans la partie montagneuse, est d'une originalité piquante. De prime abord il semble trop rude et très sauvage, mais on s'aperçoit bien vite que dans cette région bizarre et chaotique, il y a un charme qui attire et retient. Les chaînes du Velay ne se distinguent ni par l'harmonie des lignes, ni par la grâce et l'élégance des formes, ni par leur hauteur vertigineuse, mais quelle couleur saisissante ! Les larges coulées de lave rouge qui recouvrent leurs flancs semblent flamboyer encore lors que le chaud soleil les enveloppe de ses rayons. Le soir surtout, au moment où le jour va disparaître, elles ont des teintes admirables, d'une richesse et d'une violence qui impressionnent le spectateur le plus sceptique.

Les vallées de ses rivières et de ses fleuves sont d'une variété et d'une finesse de contour merveilleuses. Elles sont quelquefois d'accès difficile et, pour les parcourir, il faut se munir de solides chaussures, de bâtons ferrés et s'exercer à marcher sur des cailloux tremblants. J.-J. Rousseau conseille les voyages à pied à celui qui veut bien voir ; dans les vallées de ce pays, on est bien obligé de suivre son précepte ; mais, vraiment, si parfois on doit vaincre certaines difficultés, on est largement récompensé par les jouissances esthétiques que l'on éprouve.

La haute vallée de la Loire mérite de devenir classique parmi les merveilles de la nature. Ses gorges sont étroites, le fleuve y gronde sourdement d'être enchaîné ; des montagnes lui font cortège, montagnes âpres et dures rongées et déchiquetées par l'eau et

le froid. Certains détours de la Loire, avec leurs pics aigus et leurs ruines féodales, sont dignes d'illustrer les poèmes du Dante. A côté de ces recoins sombres, vous verrez de gracieuses campagnes où chante une eau claire et cristalline, au milieu des pierres noires. Tout ici est rempli de contrastes.

Les ruines viennent à chaque instant donner au paysage un aspect nouveau et imprévu. Le Velay a beaucoup de ruines : jusqu'à ce jour, elles n'ont été visitées avec amour que par les archéologues. La plus célèbre est celle du château de Polignac. Nous ne connaissons rien de plus imposant que ce vieux château féodal, aux tours éventrées, aux murs éboulés, avec ses inscriptions et ses tombes mystérieuses, dont on aperçoit de tous côtés la menaçante silhouette.

Les curieux qui préfèrent aux ruines les monuments intacts trouveront à satisfaire leur curiosité. Les églises du département sont surtout remarquables. L'art roman y compte trois chefs-d'œuvre classiques : au Puy, la cathédrale, avec son immense vaisseau, son svelte clocher et sa grandiose entrée ; l'adorable chapelle qui couronne l'aiguille rocheuse de Saint-Michel ; à Brioude, l'église de Saint-Julien. Sur un plateau boisé et mélancolique, à la Chaise-Dieu s'élève une grande église abbatiale, une merveille de l'art ogival, garnie de tapisseries de haute lice, ornée de sculptures sur bois d'une rareté inestimable.

Nous ne pouvons songer à donner une idée complète d'un pays aussi varié, aussi curieux que la Haute-Loire. Il faudrait un gros volume pour le décrire. Qu'il nous suffise de dire qu'il mérite de prendre place parmi ces pays privilégiés que tout voya-

geur doit visiter. On cite toujours les côtes bretonnes avec leurs infinies découpures, les Pyrénées avec leurs gaves écumants, les Alpes et leurs glaciers bleuâtres et leurs gorges mystérieuses. A ces noms classiques, on a ajouté récemment la Lozère avec ses causses sauvages et ses canons impénétrables. Dans ces merveilles de la terre française, la Haute-Loire mérite d'occuper une très bonne place. On peut même dire que le pittoresque de ses paysages constitue son illustration la plus incontestable.

La race est comme la région, vigoureusement caractérisée. George Sand, dont nous avons déjà cité quelques lignes, en a tracé, dans son *Marquis de Villemer*, un portrait vraiment frappant et d'une intensité de relief saisissante : « Je trouve ici une race très caractérisée, qui est en harmonie physique avec le sol qui la porte : maigre, sombre, rude et comme anguleuse dans ses formes et ses instincts. Au cabaret, chacun apporte son couteau dans sa gaine et le pique par la pointe dans le dessous de la table, après quoi, on cause, on boit, on se contredit, on s'exalte, on s'égorge. Voilà pour les instincts : ils s'affaiblissent chaque jour. A côté des vices, je vois de grandes qualités. Ils sont probes et fiers. Rien de servile dans leur accueil, et un grand air de franchise dans leur hospitalité. Ils ont certes dans l'âme les âpretés et les beautés de leur terre et de leur ciel. Ceux d'entre eux, qui sont croyants sans bigoterie, ne doivent pas être religieux et pieux à demi, et ceux qui ont un peu voyagé ou qui ont reçu une certaine notion d'instruction pratique s'expriment avec une netteté sincère, un peu hautaine, qui ne déplaît pas à un homme sans préjugé de race. »

Ils dédaignent les hautes spéculations de la métaphysique et restent volontiers dans le domaine du réel. Leur esprit est bien équilibré ; il manque parfois de souplesse. Leur caractère est d'une trempe solide ; les difficultés de l'existence, au lieu de l'affaiblir, lui donnent plus de vigueur et de résistance. Enfin les habitants du Velay, qui ne sont point des Auvergnats, mais des Languedociens, savent discourir avec aisance : ils ont la voix sonore et retentissante. Leur conversation est animée ; elle est relevée parfois par une plaisanterie fine et aiguisée. Nous retrouverons les différents traits de leur physionomie morale chez les personnages dont nous allons rappeler les noms et les titres.

La violence dans les passions, l'indépendance un peu fruste de l'esprit, apparaissent dans la famille des Polignac du moyen âge, race de seigneurs féodaux, terribles et batailleurs ; elle se fait jour dans les articles virulents d'un Jules Vallès. Mais, à côté de cette robustesse un peu dure, il faut noter des traits charmants, la gaieté familière, pleine de bonhomie et surtout la sincérité des convictions, qui plaît parce qu'elle vient du cœur, le désintéressement qui explique les obscurs dévouements du religieux et les enthousiasmes juvéniles pour la liberté des peuples. Lafayette est le brillant symbole de ces hautes vertus. L'imagination n'est pas aussi vive que chez les habitants du Midi : elle a cependant inspiré des œuvres délicates à Melchior de Polignac et à Julien. La longue liste des hommes de guerre fournis à la France par la Haute-Loire nous montrera que le courage est une qualité innée chez cette race solide et forte.

I. — AGRICULTEURS

La Haute-Loire est un pays de petite propriété, où la grande culture et les méthodes nouvelles n'ont que de très restreintes applications. Les habitants cultivent la terre d'après les méthodes anciennes ; ils sont prudents et un peu routiniers par nature. Ils n'osent point faire de coûteuses expériences, ni engager dans le sol des capitaux abondants. On ne peut pas dire cependant que l'agriculture soit restée dans une stagnation stérile. Elle s'est perfectionnée, elle a réalisé de sérieux progrès, grâce aux efforts de deux sociétés savantes et de quelques agronomes d'une modestie louable et d'un savoir véritable.

La première de ces sociétés « la Société d'Agriculture, sciences, Arts et Commerce du Puy » a commencé sa mission civilisatrice en 1860. Comme son titre l'indique, l'agriculture, qui est la principale industrie du pays, fut l'objet constant de ses préoccupations. Elle publia chaque année d'énormes volumes pleins de savants mémoires. A côté des discussions historiques et épigraphiques, on y trouvait des études agricoles où étaient signalées, expliquées avec simplicité les découvertes de la science. Les vulgarisateurs s'efforçaient d'approprier ces découvertes à la nature du département. Et c'était là une œuvre utile et féconde. Il ne suffit pas de construire de belles théories : il faut encore en trouver des ap-

plications fructueuses, sinon elles restent lettre morte et ne sont qu'un admirable, mais inutile jeu de l'esprit.

La Société organisa de nombreux concours, qui étaient comme l'enseignement par les yeux, le meilleur pour un pays où l'instruction a été pendant longtemps répandue avec parcimonie. Grâce à ces efforts collectifs l'agriculture est enfin sortie de la vieille ornière, elle a amélioré ses méthodes et tiré un parti meilleur des forces productrices du sol. Il suffit de se promener vers la cîme argentée du Mezenc, d'errer à travers les grandes solitudes vertes qui l'entourent pour juger du chemin parcouru. De beaux troupeaux de bœufs à la robe d'or se meuvent de tous côtés. Les fermes, sans être encore des modèles de propreté, sont mieux aérées qu'autrefois Si on regardait dans les fonds de vallées, on trouverait des champs qui peuvent rivaliser comme tenue et culture intelligente avec les meilleures de la grande Limagne et du Bourbonnais.

Une seconde Société, plus jeune, plus active est venue substituer son action civilisatrice à celle de son aînée. C'est la Société agricole et scientifique. Elle suit la même méthode que la Société d'Agriculture, elle essaye de faire pénétrer dans les campagnes les idées nouvelles. Elle met à la portée des humbles les merveilleuses découvertes de la physique et de la chimie. Elle a fait accepter par les éleveurs les procédés pastoriens de vaccination. Elle montre combien il est facile par d'habiles sélections d'améliorer les espèces et de varier les produits. C'est là une œuvre dont il ne faut pas oublier l'utilité. Les inventeurs ont besoin de ces aides dévoués

pour faire comprendre la valeur de leurs découvertes et leur faire produire de fructueux résultats.

Des hommes se sont particulièrement distingués par leur esprit d'initiative et leur valeur personnelle. Ils méritent d'être cités en dehors des savantes compagnies auxquelles ils ont appartenu. Ce sont de Macheco, de Ruolz, Chouvon, Nicolas. Les uns ont été des professeurs d'agriculture pleins d'ardeur et de zèle, allant, dans les petits villages porter la bonne nouvelle. Les autres ont dirigé la ferme-école de Nolhac : ils ont en fait un établissement modèle. Enfin Nicolas, a publié de remarquables travaux, à la fois simples, clairs et précis.

II. — SOLDATS

Si parmi les agriculteurs nous n'avons pas rencontré de noms très célèbres, et si nous avons dû nous borner à citer des hommes distingués et pleins de zèle, nous pourrions en revanche constituer une très riche galerie militaire.

La Haute-Loire a eu de véritables familles militaires, où la bravoure, l'amour des aventures héroïques sont comme un héritage qu'on se transmet de père en fils. La plus célèbre est la famille des Polignac, puissants seigneurs dont les exploits remplissent toute l'histoire du Velay. Les Polignac figurèrent plusieurs fois aux croisades. Les rois de France durent à maintes reprises équiper de véritables ar-

mées pour dompter ces fiers vicomtes, qui s'appelaient orgueilleusement les rois des montagnes. En leur château, immense forteresse, qui s'élève sur un dyke de lave rouge, ils entretenaient des troupes nombreuses. Maîtres incontestés de toutes les vallées avoisinantes, ils étaient toujours en guerre; leur bravoure était légendaire et aussi leur cruauté. Leur hospitalité était fastueuse. François I[er], qui séjourna dans le château, fut reçu avec un luxe qui l'éblouit.

Pendant les guerres de religion, les vertus guerrières, avivées par de profondes croyances religieuses, se firent jour dans les luttes journalières que soutinrent les gouverneurs du Velay contre les petites troupes de réformés qui tenaient la campagne. Si nous entrions dans le détail de ces luttes, nous verrions apparaître chez d'obscurs héros, la bravoure éclatante et téméraire, l'audace tempérée par la ruse, les croyances indomptables. Ces qualités, nous les retrouvons dans l'illustre lignée d'Allègre et chez trois hommes de guerre qui appartiennent à l'histoire contemporaine et méritent d'être distingués.

Yves d'Allègre.

La famille d'Allègre a son nom inscrit dans l'histoire de France. Le plus illustre représentant de cette maison est Yves d'Allègre, qui fut chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile. Il joua un rôle glorieux dans les guerres d'Italie. En 1495, il accompagna Charles VIII qui le nomma gouverneur de la Basilicate. Plus tard, il dirigea Milan et Bologne.

Nous le retrouvons à côté de Gaston de Foix dans cette admirable campagne de deux mois qui étonna

l'Europe. Il fut, pour le jeune général, un sage conseiller. A la bataille de Ravennes, son action fut décisive. Dans cette journée, il perdit ses deux fils qui combattaient à ses côtés. Lui-même, désespéré, se précipita au plus fort de la mêlée et disparut.

Latour-Maubourg (1768-1850).

La famille des Latour-Maubourg est aussi ancienne que celle d'Allègre. Elle tire son origine de Fay dans le Haut Vivarais. Elle a donné à la France une lignée glorieuse et longue d'officiers et de diplomates.

Le plus célèbre est le marquis Victor-Marie de Fay de Latour-Maubourg, dont la carrière militaire est très brillante. Après avoir débuté dans l'infanterie, il entre, en 1789, dans les gardes du corps du roi. Royaliste fidèle, il veille sur la reine Marie-Antoinette, dans les journées des 5 et 6 octobre. Il émigre après la journée du 10 Août. Il ne devait rentrer en France qu'au 18 Brumaire.

Dès lors, il vit pour ainsi dire sur les champs de bataille. Il fait la campagne d'Austerlitz et sa vaillante conduite dans cette mémorable journée lui vaut le grade de général de brigade. Nous le retrouvons dans les campagnes de Prusse et de Pologne : il est deux fois blessé. C'est encore sur le champ de bataille qu'il conquiert le titre de général de division. Dans la longue et sanglante guerre d'Espagne, il commande la cavalerie et prend part aux innombrables combats qui ont rendu cette campagne si meurtrière. Par sa douceur et son humanité, il mérita l'affection des Espagnols.

En 1812, il appartint à la grande armée de Russie, et se conduisit d'une façon brillante à la bataille de

Mojaïsk. Il figura dans la terrible retraite. On sait combien la cavalerie eut à souffrir des flots de neige et du vent glacial. Les chevaux périrent par milliers. Ceux des officiers qui étaient encore montés, formèrent des escadrons sacrés dont le commandement fut confié aux généraux Latour-Maubourg, Grouchy, Sébastiani, qui remplissaient les fonctions de simples capitaines, tandis que les généraux de brigade et les colonels faisaient celles de maréchaux des logis et de brigadiers. Cette organisation suffirait seule à faire connaître à quelle extrémité l'armée était réduite.

Dans la campagne d'Allemagne, il fut chargé du commandement du premier corps de cavalerie. A Dresde, il se couvrit de gloire. Le peu de cavalerie qu'avait Napoléon, dit Marbot dans ses Mémoires, était commandée par le général Latour-Maubourg, militaire des plus distingués, qui la mena avec tant de vigueur, que les ennemis furent enfoncés et abandonnèrent le camp, après de grandes pertes. A Leipsik, dans une charge furieuse, il eut la cuisse emportée par un boulet.

Après la campagne de France, il abandonne Napoléon et se rallie au gouvernement des Bourbons, dont il avait été dans sa jeunesse le dévoué serviteur. Il fut chargé de réorganiser l'armée. Pendant les Cent Jours, il se tint à l'écart. Après la chute définitive du régime impérial, il entra à la Chambre des pairs, fut créé marquis ; il fut chargé en 1820, du portefeuille de la guerre. Sa carrière militaire fut longue et glorieuse. Son nom ne rappelle que des souvenirs de bravoure et de dévouement à la patrie. Il a conquis tous ses grades sur les champs de ba-

taille, à la pointe de l'épée. Il portait un nom illustre, il a su s'en montrer digne, par son courage et sa droiture.

Mouton-Duvernet (1779-1816).

Latour-Maubourg appartenait à une famille noble, déjà célèbre. Il n'a eu qu'à suivre les traces de ses ancêtres. Mouton-Duvernet fut un brillant soldat de fortune, qui dut sa haute situation à sa valeur per-



sonnelle, et à son énergie incomparable. Sa fin tragique est venue encore rehausser sa gloire.

Il est né au Puy en 1779; son père était un modeste marchand de dentelles; il quitta jeune son pays pour entrer au service. La Révolution lui per-

mit de parcourir rapidement une belle carrière. Il conquit ses grades sur les champs de bataille. Il débuta au siège de Toulon; dès lors il figura dans toutes les campagnes, se faisant remarquer par son intrépidité et son sang-froid. Ses brillants faits d'armes en Espagne lui valurent le grade de général de brigade en 1811. Deux ans plus tard il était général de division.

En 1815, il joue un rôle important. Il est à la veille d'être nommé maréchal de France. A la Chambre des représentants, il se prononce avec vigueur pour le rétablissement de l'Empire. Il est nommé gouverneur de Lyon, défend ouvertement le régime impérial. Cette fidélité loyale à son ancien chef devait lui être funeste. Elle lui valut d'être compris dans cette terrible ordonnance signée par le roi, qui abandonnait aux rigueurs inexorables des tribunaux militaires dix-huit généraux accusés d'avoir trahi la monarchie bourbonnienne.

Mouton-Duvernet était proscrit: il réussit pendant un an à se cacher. Il avait trouvé asile chez M. de Meaux, maire de Montbrison. Mais bientôt cette retraite lui pesa; il eut peur de compromettre à la fin son généreux ami. Il se livra lui-même à ses juges, et le 15 juillet 1816, il comparaissait devant un conseil de guerre. Il fut accusé d'avoir attaqué à main armée le gouvernement légal. Il protesta, prouva la fausseté de ces affirmations. Le conseil de guerre, impitoyable, le condamna à mort, ne voulant pas se rappeler que Mouton-Duvernet, comme le maréchal Ney, avait été un héroïque soldat et non point un grand criminel. Sa femme intercéda auprès du comte d'Artois, du duc de Berry, du roi lui-même.

Elle reçut partout des refus inhumains. Le conseil de revision confirma la sentence, et Mouton-Duvernet fut fusillé près de Lyon, sur le quai des Etroits. On était alors en pleine terreur blanche : cette exécution servit de prétexte à des scènes déplorables. Des dames royalistes organisèrent un bal le lendemain, à l'endroit où le brave soldat était tombé.

De Chabron (1806-1891).

De Chabron a été, comme Mouton-Duvernet, un brillant officier, d'une bravoure audacieuse, qui a dû sa fortune à un coup d'éclat sur le champ de bataille de Palestro.

Il était né en 1806, à Retournac. Après des études rapides à la Flèche, il s'engage dans un régiment de ligne. Nous le retrouvons en Crimée, où il est mis deux fois à l'ordre du jour de l'armée, après la victoire de l'Alma et la prise du Mamelon-Vert. C'est dans la guerre d'Italie qu'il fit preuve d'intrépidité heureuse et décisive. Il commandait alors le 3e zouaves. C'était un régiment d'élite, dont l'intervention rapide, inattendue et énergique, à Palestro, amena la victoire en quelques heures.

Les Autrichiens occupaient une excellente position. L'armée franco-italienne allait être tournée et mise ainsi en grand péril. Tout à coup, les zouaves, qui attendaient silencieux sous les armes, s'élancent en avant, franchissent un canal profond, se précipitent dans une mêlée vertigineuse, courent, montent à l'assaut d'un coteau et arrivent avec une surprenante vivacité à quelques mètres des canons autrichiens. Au premier rang, en avant du régiment, le colonel de Chabron. Les artilleurs autrichiens, stu-

péfaits, n'eurent même pas le temps de mettre le feu à leurs pièces, ils s'enfuirent en désordre. Ce coup d'audace téméraire nous assurait la victoire. Même intervention vigoureuse dans la poursuite. Le colonel fit sonner le rassemblement. Les zouaves se formèrent en colonnes et, dédaigneux des obstacles, se précipitèrent avec rage sur les ennemis. Rien ne pouvait les arrêter dans leur course rapide. Le carnage fut épouvantable au passage de la Brida, les Autrichiens furent cruellement décimés. Cet éclatant fait d'armes valut à l'héroïque officier le grade de général de brigade.

Après avoir passé au cadre de réserve, il reprit du service actif en 1870, dans l'armée de la Loire. Il fut nommé général de division par Gambetta, alors ministre de la guerre. Il montra qu'il était encore l'énergique soldat de Palestro, lorsqu'il enleva à la tête de sa division le faubourg de Blois, qu'occupaient fortement les Prussiens.

Dès lors, sa carrière militaire est finie : comme beaucoup d'officiers supérieurs, il consacra ses loisirs à la politique. Il fit partie de l'Assemblée nationale, où il siégea au centre droit. Il soutint le gouvernement de Thiers dans plusieurs questions et approuva l'amendement Wallon, qui constituait la République. Il fit preuve en maintes circonstances d'une grande modération. Il vit avec une joie naturelle, arriver à la présidence de la République, le maréchal de Mac-Mahon, à côté duquel il avait combattu pour la libération de l'Italie. Si le régime démocratique n'a pas compté en lui un chaud partisan, du moins de Chabron fut fidèle à la parole donnée; il resta un peu à l'écart, et n'approuva jamais un

politique d'opposition irréconciliable. Il fut président du conseil général de la Haute-Loire. Il fut enfin élu sénateur inamovible sur la liste des gauches. Il n'a point joué un grand rôle dans nos assemblées ; on ne se souviendra que du brillant vainqueur de Palestro.

III. — ÉCRIVAINS

Nous venons de parler des soldats nombreux et vaillants qui ont illustré la Haute-Loire. Tous, depuis les ligueurs jusqu'aux généraux de l'Empire, sont soutenus par d'ardentes convictions, animés par de généreux sentiments. Ils appartiennent à une race énergique. Les écrivains ont aussi une personnalité vivement accentuée, depuis les écrivains ecclésiastiques, dont nous allons parler tout d'abord, jusqu'à Jules Vallès qui terminera ce long chapitre.

ÉLOQUENCE SACRÉE

Le Velay est un pays de foi profonde et de zèle religieux intense. Il a fourni aux ordres monastiques de nombreux soldats, au clergé séculier des hommes distingués et érudits, mais, dans cette longue liste de moines et de prêtres on ne trouve pas de noms éclatants. Nous nous bornerons à citer deux personnages, l'un André Valladier, comme précurseur des grands prédicateurs du dix-septième siècle, l'autre Mathieu

de Morges, abbé de Saint-Germain, orateur sacré et homme politique du règne de Louis XIII.

Antoine Valladier.

Antoine Valladier est né à Saint-Pal-en-Chalençon, sur les confins septentrionaux du Velay. Il entra de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, résida à Avignon, se fit remarquer par la publication d'élégantes poésies latines et par de nombreux prêches à Lyon, à Moulins, à Dijon. Vers 1605, Henri IV l'appela auprès de lui, pour en faire un des rédacteurs officiels de l'histoire de son règne, et un de ses aumôniers ordinaires. Ces distinctions lui valurent l'inimitié de ses confrères : il fut persécuté d'une façon si aiguë qu'il dut quitter l'ordre des jésuites. Il devint le prédicateur à la mode; pendant le Carême et l'Avent, il monta dans les principales chaires de Paris, et obtint de grands succès. Il prononça l'oraison funèbre d'Henri IV.

On doit à Valladier beaucoup d'ouvrages : il avait l'esprit actif : le travail lui était agréable et facile. Nous avons conservé ses sermons : ils ne sont point sans défaut. L'expression est rarement juste et mesurée. On songe involontairement en les parcourant aux prédicateurs de la Ligue, farouches et endiablés, chez qui la violence s'alliait souvent à la trivialité. Il y a chez Valladier comme une sève surabondante qui pousse au hasard des rejetons, son imagination est désordonnée. Nous sommes bien loin de l'allure douce et souriante de son contemporain, François de Sales, orateur un peu maniéré, mais déjà plein de goût, et sachant choisir l'expression et le mot justes. A côté de ces défauts, qui sont

ceux de l'époque et contre lesquels va réagir la société précieuse, nous trouvons dans Valladier de brillantes qualités. Son style a de la vigueur, de l'éclat; ses développements sur la religion et la morale, ont une élévation qui annonce et fait présager Bossuet et Bourdaloue. Il faut relire pour s'en convaincre certains passages de l'oraison funèbre du grand Henri ou de son sermon sur l'immortalité de l'âme. Ces deux œuvres suffiraient pour leur assurer une place distinguée dans l'histoire de l'éloquence de la chaire en France.

Mathieu de Morges (1582-1670).

Mathieu de Morges fut un personnage important du dix-septième siècle, prédicateur remarquable, redoutable pamphlétaire. Il est né en 1582 au château de Saint-Germain-Laprade, près du Puy-en-Velay, d'une famille noble et pauvre. Il étudia chez les jésuites d'Avignon. Ses supérieurs voulurent en faire un moine. Il dut franchir les hautes murailles du couvent pour leur échapper. Il ne renonça pas à la carrière ecclésiastique. Nous le retrouvons à Paris comme prêtre, bientôt comme sermonnaire à la mode. S'il manquait, comme Valladier, de correction et de goût, il avait de l'imagination, une véritable chaleur oratoire qui séduisaient ses auditeurs. Sa parole était éloquente, puisqu'en 1665, il obtenait encore de grands succès.

Prédicateur de la reine Marguerite de Valois, une reine qui avait peu d'esprit religieux, prédicateur du roi, il fut remarqué à la cour. Il s'acquit un véritable renom de science : il s'occupait d'histoire, de sciences naturelles, de théologie. Marie de Médicis

en fit son aumônier et son intime confident. Avec une fidélité héroïque, il servit la reine-mère, la soutint dans la lutte terrible qu'elle engagea contre Richelieu. Son dévouement fut absolu; il suivit sa protectrice sur la terre d'exil, et la défendit contre toutes les attaques dont elle était l'objet. Il écrit de nombreux pamphlets, dans lesquels éclate la plus vive indignation contre le terrible cardinal. L'esprit y est relevé par un persiflage plein de verve. Les injures, les trivialités n'en sont pas absentes. Mais ce qui prouve la valeur de de Morges comme polémiste, c'est le soin avec lequel Richelieu faisait réfuter ses plaidoyers. Aucun de ses livres ne reste sans réplique. Lorsque Marie de Médicis mourut, il lui rendit un dernier hommage, en écrivant son oraison funèbre sous ce titre : « *Les Deux Faces de la vie et de la mort de Marie de Médicis, reine de France et de Navarre, veuve d'Henri IV, mère de Louis XIII, roi très chrétien.* »

Dès lors l'abbé de Saint-Germain se transforma et sa physionomie prit un autre caractère. Il oublia qu'il avait été un ennemi du gouvernement régulier pour devenir un ami et un auxiliaire de Mazarin. Il lui resta fidèle, la fidélité était chez lui une vertu de nature. Puis il se retira aux Incurables pour y terminer ses jours dans le calme et la retraite. Il revint aux pieuses occupations du commencement de sa carrière. Il composa un *Traité de la dignité de l'aumône chrétienne*, cité avec éloge par les moralistes de son siècle. Il était fort respecté. Il avait eu l'esprit de survivre à tous ses ennemis. En somme, sa vie est curieuse, pleine de violents contrastes; pamphlétaire passionné et intempérant, il sut faire

oublier ses defauts par une fidélité touchante et invincible au malheur, par une science profonde, une éloquence vive et chaleu reuse, une longue et sereine vieillesse.

POÉSIE ET LITTÉRATURE

LES TROUBADOURS

Les troubadours, ces poètes de la gaie science et de l'amour courtois et non platonique aux douzième et treizième siècles, ont brillé dans la Haute-Loire. Ils donnaient libre carrière à leurs fantaisies dans ces cours d'amour, si animées, si hospitalières, où l'on discutait des questions subtiles de casuistique amoureuse, amusements d'une société barbare et raffinée. Les cours du Puy étaient célèbres par leur éclat. Les gens de haut lignage, nous dit un écrivain local, les précieuses du temps, les jeunes nobles munis d'une certaine instruction, et surtout la tribu inquiète et besogneuse des lettrés et des clercs, s'y donnaient rendez-vous pour faire assaut de grands sentiments, d'amplifications pompeuses et de rimes sonores. On chantait, on versifiait beaucoup dans ces jours de liesse. Les défis s'échangeaient, les concerts et les poésies coulaient à flots. Les dames couronnaient ceux qui avaient le mieux trouvé. Deux poètes ont laissé une réputation de « vielleurs » aimables et distingués : Pons de Chapteuil et Pierre Cardinal.

Pons de Chapteuil trouvait, viellait et chantait bien. Il fut le chevalier aimé d'une dame de Mercœur. Cet amour plaisait beaucoup à toutes les bonnes gens du pays et fut l'occasion de maintes

belles réunions de cours, de maintes belles joûtes, de maintes belles fêtes et de maintes belles chansons. Pons prit part à la troisième croisade et s'y conduisit bravement. Les troubadours, nous dit le plus connu d'entre eux, l'illustre Bertrand de Born, savent que ce qui nourrit l'amour, comme l'eau le poisson, c'est la bravoure, la valeur, la libéralité.

Pierre Cardinal eut une réputation plus éclatante que Pons de Chapteuil. Il appartenait à une noble famille du Puy. Son père, le destinant à la carrière ecclésiastique, confia son éducation aux chanoines de la cathédrale. Mais, quand il arriva à l'âge d'homme, les vanités de ce monde le charmèrent, parce qu'il se sentit gai, beau et jeune. Il devint poète, composa des chansons et surtout des sirventes satiriques où les mauvais prêtres étaient très malmenés. Et il allait par les cours des rois et des nobles, avec son jongleur qui chantait les sirventes. Le roi Jacques d'Aragon aimait beaucoup ses vers. Il mourut très vieux. Ses poésies, comme celles de tous les troubadours, sont fort originales, d'une versification harmonieuse et douce ; elles ne sont pas d'un goût irréprochable et pêchent par la subtilité des pensées.

LES MÉMORIALISTES

La Haute-Loire a eu des troubadours de grand renom, elle a eu aussi des historiens d'une réelle valeur et d'une saveur bien originale. Des bourgeois érudits, des commerçants lettrés ont pris soin de noter au jour le jour les événements locaux. Sans doute ces chroniques ne sont pas toujours d'un très

grand intérêt. Elles renferment le récit détaillé des crimes, des brigandages. Elles nous disent les effets des mauvaises saisons. Mais à côté de ces faits-divers sans grande portée, vous trouvez des détails sur la vie journalière de nos aïeux, sur les corporations ouvrières, sur les fêtes et les réjouissances populaires. La petite province revit là tout entière. Ces chroniques ont encore un autre intérêt. Elles nous indiquent la répercussion que peuvent avoir les faits généraux sur la vie ordinaire de la province. Trois chroniqueurs sont surtout remarquables : Étienne Médicis sur lequel nous allons revenir, Burel qui nous a raconté en témoin fidèle les guerres religieuses du seizième siècle, et Jacmon, son continuateur.

Étienne Médicis (1475-1565).

Étienne Médicis est une figure très originale. Il remplit dans sa cité les plus hautes fonctions municipales, fut élu plusieurs fois consul, et baile de la confrérie des marchands drapiers, la plus importante de la ville. Il était fort instruit : sa bibliothèque était importante pour l'époque : de bonne heure, dès l'âge de vingt-cinq ans, il sentit s'éveiller en lui la vocation historique. Il entreprit, comme il nous le dit, en son lourd patois, de traiter les histoires et chroniques, qu'il a cueillies dans plusieurs beaux et exquis livres, papiers, cahiers, tant en latin qu'en français. Sans défaillance, il poursuivit la rédaction des *chroniques du Puy*, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans. A ce moment : « j'ai, dit-il, serré boutique et fermé les ruisseaux de mon œuvre. Je subis les maux familiers à la vieillesse, ma main est devenue pesante et mes yeux caligneux et obnubileux. »

Son livre a une véritable valeur historique et littéraire. Il renferme un recueil très précieux de pièces de tous genres, dont les originaux sont aujourd'hui perdus : ces pièces intéressent l'histoire du Languedoc tout entière et nous font vivre la vie d'une petite province pendant de longues années. On y trouve même relaté en son entier un mystère de Notre-Dame-du-Puy, composition dramatique fort étendue : La chronique est remplie de tableaux animés et pittoresques, où défilent des personnages connus, des rois de France qui viennent en pèlerinage au sanctuaire vénéré de la vierge noire du Puy. Le style de Médicis est riche et varié comme celui de Rabelais. Il crée des mots qui sont souvent d'une heureuse invention, qui donnent à sa langue, beaucoup de saveur et de puissance. Sa prose fait bonne figure à côté de celle des auteurs littéraires de second ordre.

Jean Baudoin (1584-1650).

Jean Baudoin, qui naquit à Pradelles en 1584, est aujourd'hui bien inconnu : il eut cependant une notoriété assez grande qui lui valut l'insigne honneur d'entrer à l'Académie française, lors de sa fondation. Sa réputation de savoir était si bien établie qu'il fut un de ceux qui rédigèrent les statuts de la célèbre compagnie.

Il voyagea beaucoup en Allemagne, en Espagne, en Italie, apprit les langues des pays qu'il visitait : de là lui vint le meilleur de sa réputation. Il publia un nombre incroyable de traductions d'auteurs anciens et modernes. Ces traductions sont faites dans le goût d'un temps qui admirait les belles infidèles

de d'Ablancourt. L'ouvrage le plus considérable qu'il édita, ce furent *les Guerres civiles de l'Italien Davila*. livre très long, composé avec soin et science pour l'époque. Pélisson, dans son Histoire de l'Académie française, fait grand éloge de l'ouvrage de Baudoin et Richelieu, lui accorda pour ce grand travail une pension.

Melchior de Polignac (1661-1741).

Le cardinal de Polignac est une des figures les plus attrayantes de notre histoire littéraire et de notre histoire diplomatique. Il sut être à la fois un poète latin élégant, un philosophe érudit, un politique délié et subtil. Il possédait au plus haut degré le don de plaire; il séduisait ses interlocuteurs par sa grande affabilité, par l'agrément spirituel de sa conversation.

Il appartenait à la plus illustre famille seigneuriale de la contrée. Les Polignac du moyen âge avaient été de farouches batailleurs. Du haut de leur noir château, ils ont dominé la contrée et l'ont courbée sous leur domination de fer. Par une singulière ironie des choses, le plus illustre représentant de cette famille, fut un grand seigneur aimable et souriant, qui ne rappelait ses ancêtres que par sa haute taille et ses nobles allures.

Il fut un écolier remarquable, au Puy et à Paris, chez les jésuites. Il fit sa philosophie au collège d'Harcourt. Dans sa soutenance de thèse de fin d'année, il montra une singulière souplesse d'esprit. L'anecdote est piquante. Son maître était un péripatéticien convaincu. Il voulait, suivant la coutume, que la thèse du disciple fut en harmonie avec son

enseignement. L'élève, qu'avait séduit le discours de la Méthode de Descartes, manifesta la ferme intention de soutenir les principes fondamentaux du cartesianisme. La querelle fut très vive entre l'élève et le maître ; elle agita tout le quartier Latin. On arriva à un singulier arrangement : le jeune philosophe



consentit à soutenir deux thèses. La première en l'honneur de Descartes, la seconde en l'honneur d'Aristote. Pour la première fois, Descartes avait un avocat à l'Université de Paris. Sa cause fut défendue avec tant de logique et de chaleur oratoire que les auditeurs applaudirent avec transport le jeune cartésien. Le lendemain, Polignac retrouva la même

verve et le même esprit pour faire éclater la vérité de la doctrine d'Aristote. Ce jeu d'esprit nous montre combien était souple cette intelligence et avec quelle aisance elle savait se mouvoir au milieu des plus subtils raisonnements de la métaphysique.

Bientôt il débuta à la cour, et son entrée dans le monde fut aussi remarquée que sa sortie des écoles. Il charma tous ceux qui le rencontrèrent par ses belles manières et sa politesse aimable. Mme de Sévigné, qui était comme l'arbitre de la société élégante d'alors, le caractérise ainsi : « C'est un des hommes dont l'esprit me paraît le plus agréable, il sait tout, il parle de tout, il a toute la douceur, la vivacïté, la complaisance qu'on peut désirer dans le commerce. » Il existe au Louvre, dans la salle La Caze, un admirable portrait du cardinal de Polignac, d'un dessin très ferme, d'une grande vigueur d'exécution. La figure, aux traits fins et réguliers, est pétillante d'esprit, malgré le grand air de solennité que lui donnent sa longue perruque et sa robe éclatante de pourpre. Il nous apparaît comme un homme de vieille race, de haute stature, d'une souplesse et d'une élégance qui nous expliquent ses succès à la cour. Il exerçait autour de lui une véritable fascination. Il plut beaucoup à Louis XIV. On connaît son joli mot de courtisan : « La pluie de Marly ne mouille pas. »

Il avait aussi des qualités plus sérieuses, qui ont fait de lui un diplomate de premier ordre et un philosophe estimable. C'est comme diplomate qu'il se distingua tout d'abord. Il accompagna à Rome le cardinal de Bouillon et fut chargé d'obtenir du pape une extension du droit de régale et l'approbation des

théories gallicanes. Il obtint tout ce qu'il demandait. Le pape disait de lui : « Ce jeune abbé est un séducteur, il ne me contredit jamais ; il paraît toujours de mon avis, et je ne sais comment, il m'entraîne toujours dans le sien. » Il fut doté de la riche abbaye de Bonport en récompense de ses services, et bientôt on le chargea d'une importante négociation. Il fut envoyé en ambassade extraordinaire en Pologne. Il devait s'efforcer de faire agréer le prince de Conti comme successeur du grand Sobieski. Il réussit dans ses intrigues et sans le retard mis par son candidat à arriver, sa victoire aurait été définitive. Mais l'autre candidat, l'électeur de Saxe, eut le temps de se retourner, de faire agir les puissantes influences dont il disposait. Il réussit à écarter le candidat français. Polignac dut regagner tristement la France. Son échec était immérité. Louis XIV, irrité de voir la Pologne lui échapper, traita durement son ambassadeur, il lui donna l'ordre de se retirer dans son abbaye de Bonport.

Cette retraite forcée fut employée, non en regrets, vains et stériles, mais en travaux sévères et élevés. Il était resté fidèle aux doctrines de Descartes, il voulut les défendre contre les objections du sceptique Bayle, avec lequel il avait eu de longues conversations en Hollande. Bayle avait fortement attaqué l'idée de Providence, en s'appuyant sur Lucrèce. De là le titre du livre, *l'Anti-Lucrèce*.

Il choisit pour ses démonstrations une forme peu commune, le vers latin, aujourd'hui si peu en faveur. Polignac avait fait de fortes études classiques. C'était un cicéronien distingué, il avait prononcé plusieurs discours latins. Nous ne lisons plus le poème de

l'Anti-Lucrèce, ni dans le texte, ni dans la traduction; nous avons même beaucoup de peine à comprendre qu'un homme spirituel ait passé de longues heures à forger ces hexamètres. Il ne faut pas douter que, dans certains passages, on ne trouve réunies, comme le disait Voltaire, la force de Lucrèce et l'élégance de Virgile. Ce même Voltaire constate assez malignement qu'il perdit beaucoup de temps et de vers à corriger la mauvaise physique de Lucrèce. C'était employer l'artillerie pour foudroyer une chaumière.

Le poème eut une réputation extraordinaire. On le qualifiait de merveilleux et de divin : il était digne d'être imbibé d'huile de cèdre et conservé dans le cyprès. Il n'était cependant connu que par fragments, publiés dans les gazettes littéraires de France et de Hollande, ou récités par l'auteur lui-même. Le duc du Maine, le duc de Bourgogne en traduisirent plusieurs chants et les lurent devant des réunions mondaines; les grandes dames écoutaient avec ravissement les raisonnements cartésiens de M. de Polignac. La duchesse du Maine, si légère et si vaine, se les fit expliquer en détail. N'était-ce pas le moment où la morale de Nicole et les sermons de Bourdaloue obtenaient un grand succès! *L'Anti-Lucrèce* est une défense de la philosophie cartésienne, composée d'après les conseils de Malebranche, un de nos grands écrivains, un peu oublié.

La doctrine de *l'Anti-Lucrèce* comme le constate l'auteur d'une histoire de la philosophie cartésienne, est celle que vous trouverez dans tous les livres de Descartes. Polignac soutient la physique de Descartes contre Newton, le plein contre le vide, l'idée claire

de l'impulsion contre l'attraction, qu'il traite de qualité occulte. Il combat la physique d'Épicure, traduite en vers si émouvants par Lucrèce. Le vide, l'espace éternel et infini parsemé seulement d'atomes ou de corpuscules indivisibles, qui s'y meuvent par eux-mêmes et dont la rencontre produit le monde, voilà ce que Polignac combat. De la réfutation du vide et des atomes, il passe à l'origine du mouvement. Le mouvement n'étant pas essentiel à la matière, il en déduit l'existence d'un premier moteur. C'est à la démonstration de l'existence de Dieu qu'il fait aboutir la physique comme la métaphysique. Il traite ensuite en détail cette question primordiale de l'immortalité de l'âme, de sa spiritualité, de sa distinction d'avec le corps, de son unité qui la rend indestructible à tout agent naturel. Un chant est réservé à un problème qui a fort intéressé philosophes et lettrés du dix-septième siècle, sur lequel Lafontaine a écrit de jolis vers, c'est la question de l'âme des bêtes. Polignac répond un peu en Normand ; il n'a pas de solution bien nette. Il semble pencher pour le machinisme, sans se prononcer d'une façon absolue. Il croit que les animaux suivent une route tracée par une force supérieure, qu'ils obéissent à des instincts dont ils ne sont pas les maîtres. En homme habile, il expose aussi tous les faits qui semblent faire éclater l'intelligence des animaux, leurs mœurs, leurs ruses et leur industrie.

Il ne cesse jamais d'être le fidèle interprète de Descartes. Il n'a trouvé aucune théorie nouvelle, malgré son érudition et son esprit. Ce qui lui appartient dans *l'Anti-Lucrèce*, c'est la forme dans laquelle il a emprisonné ses pensées, une forme démodée.

Combien nous aurions préféré, pour ce livre de philosophie, la vraie langue française, aux périodes amples comme dans Descartes, rehaussée par cette riche imagination qu'on trouve chez Malebranche.

Sa gloire de philosophe n'est plus éclatante. Mais, dans la diplomatie, il fit preuve d'une réelle maîtrise. C'était avant tout un homme d'action, d'une sûreté de main et de langage incomparables. Il a conduit avec prudence et habileté les plus grandes affaires de l'Etat, et c'est pour cela surtout qu'il mérite de prendre place à côté des grands hommes politiques du dix-septième siècle.

Il reçut la mission, en 1709, de représenter la France aux conférences de Gertruydenberg. La situation du royaume était effroyable, grâce à la longue et désastreuse guerre de la succession d'Espagne. La France était envahie au nord, ses armées étaient vaincues, la misère était partout et la paix s'imposait par une nécessité cruelle. Polignac fut chargé avec le maréchal d'Huxelles d'en négocier les conditions avec les Hollandais. Il fallut aux négociateurs une singulière patience pour supporter les tracasseries haineuses des ennemis victorieux. Polignac eut l'habileté de conserver toujours un beau sang-froid qui n'excluait pas une pointe de légitime fierté chez le représentant d'une grande nation. C'est devant les incroyables exigences des Hollandais qu'il répondit avec une juste indignation : « Vous parlez comme des gens qui ne sont pas habitués à vaincre. » Nos ambassadeurs furent enfermés dans un petit village, ils ne pouvaient communiquer avec l'extérieur : leurs lettres étaient toutes décachetées, les menaces et les injures leur étaient prodiguées. Il fallait vraiment de

l'héroïsme pour rester calmes et discuter avec patience les conditions toujours plus humiliantes qu'on mettait à la paix. Les négociations furent rompues et la guerre recommença de part et d'autre.

Elles furent reprises quelques années plus tard à Utrecht: elles devaient aboutir à un traité qui laissait la France intacte. Polignac, avec d'Huxelles et Ménager, représenta Louis XIV. La tâche à accomplir était de première importance : rendre le repos à l'Europe et terminer d'une façon définitive la lutte formidable qui la divise et l'agite depuis cent cinquante ans. La présence d'esprit de notre négociateur firent merveille. Saint-Simon, qui était son ennemi, lui rend justice, disant qu'il savait glisser avec accortise sur tout, sans céder sur les affaires.

Il eut l'occasion de se venger des Hollandais qui, naguère, l'avaient tant humilié. Les Hollandais voulaient faire rompre les conférences et employaient, pour y arriver, des artifices et des ruses dont Polignac dévoila le secret. Furieux, ils ordonnèrent à nos plénipotentiaires de quitter les Pays-Bas. Polignac, toujours calme et digne, leur fit une réponse qui est restée célèbre : « Non, Messieurs, nous ne sortirons pas d'ici ; les circonstances sont changées, il faut changer de ton. Nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, nous traiterons sans vous. » Quelques jours après Villars à Denain justifiait ce fier langage et l'alliance anglaise définitive et publique venait donner une force nouvelle à nos ambassadeurs. L'urbanité exquise et la gracieuse cordialité de Polignac, jointes à son esprit délié, nous assurèrent la victoire.

Polignac a été le grand négociateur français de la

paix d'Utrecht, et cependant on ne lit pas son nom au bas de l'instrument diplomatique. La raison en est toute à son honneur. Il venait d'être créé cardinal grâce au chevalier de Saint-Georges, l'héritier des prétentions des Stuarts au trône d'Angleterre. Par un sentiment de délicate réserve, le nouveau cardinal ne voulut pas signer un acte qui enlevait définitivement à son protecteur ses droits royaux. Il avait rempli avec éclat les obligations de sa charge, il avait participé aux rudes travaux d'un grand congrès. Il sut résister au désir d'associer son nom à l'œuvre qui les couronnait.

Son rôle politique n'est pas encore fini. Il est encore chargé, après un instant de défaveur sous la Régence, des plus délicates négociations auprès de la cour de Rome. Il fait nommer des papes favorables au gouvernement français; il termine les débats irritants et les discussions théologiques qui divisaient et troublaient l'Église de France depuis la publication de la bulle *Unigenitus*. Il parvint plus tard à faire amortir à Madrid les effets du coup violent porté à Philippe V par le renvoi de France de l'infante espagnole, fiancée de Louis XV.

Il fut récompensé de tous ces services par de riches dotations. Au lettré et à l'humaniste, on accorda aussi des titres nombreux. Il prit à l'Académie française le fauteuil de Bossuet; il entra à l'Académie des sciences et à l'Académie des inscriptions. Ce qui lui valut cette distinction, c'est son goût éclairé pour les arts. Ce fut un numismate et un archéologue distingué. Il fit pratiquer à Rome des fouilles célèbres, découvrit la maison de campagne de Marius. Il voulait, projet grandiose, détourner le Tibre, pour

tirer de son lit les trésors que les siècles y ont amassés. Il eut toujours pour les arts un véritable culte et cet amour passionné des grandes choses lui firent une vieillesse heureuse.

En somme, la Fortune a été bonne princesse pour Melchior de Polignac : elle lui a donné largement les biens terrestres et les distinctions qu'un homme peut désirer. Ses contemporains l'ont regardé comme un grand philosophe et un brillant poète. Dans les salons, il primait par les grâces de son esprit et l'élégance inimitable de sa conversation. Il a été un diplomate de grande envergure. Il a eu à conduire des négociations qui intéressaient l'Europe entière et il a remporté autour du tapis vert, qui est le compagnon obligé des ambassadeurs, d'éclatants succès. La postérité, qui est une grande ingrate, n'a pas su être équitable pour lui : elle a un peu oublié le négociateur d'Utrecht et elle se souvient à peine du versificateur.

Jules Vallès (1833-1885)

De tous les personnages dont se compose notre galerie, Jules Vallès est le plus difficile à présenter et à caractériser avec justesse et équité. Il est notre contemporain, il a été mêlé à des luttes terribles, il a soutenu des idées qui sont loin de rallier l'assentiment universel. Il a montré à l'égard de ses adversaires une telle animosité que son nom prononcé éveille les colères et soulève des protestations. C'est une célébrité orageuse que s'est acquise cet écrivain et il est peut-être téméraire de marquer sa place dans le mouvement littéraire de cette époque. Il n'a point demandé la réputation à la science pure, qui se main-

tient dans les régions élevées et sereines. C'est dans le journalisme, cette forme belliqueuse de la littérature, qu'il s'est distingué. Ses livres ne sont que des pamphlets. Nous ne jugerons point ses théories, nous les indiquerons seulement. Nous étudierons plus particulièrement en lui le styliste qui était remarquable



et qui a su donner un tour original à des pensées communes.

Jules Vallès est né au Puy-en-Velay en 1833. Son père était professeur au collège royal de la ville. Sa mère était une brave paysanne de Farreyroles, un village voisin. Il nous a conté dans *l'Enfant*, sous des couleurs très sombres, la vie qu'il menait alors. Le lycée ne lui a laissé aucun bon souvenir ; il parle

avec amertume de ses murs qui suent l'encre et de ses classes obscures et malsaines. Lisez ce tableau d'un réalisme poussé au noir de la maison où il est logé : « La maison que nous habitons est dans une rue sale, pénible à gravir, du haut de laquelle on embrasse tout le pays, mais où les voitures ne passent pas. Il n'y a que des charrettes en bois qui y arrivent, traînées par des bœufs qu'on pique avec un aiguillon. Le front bas, le cou tendu, le pied glissant, leur langue et leur pied fument. Je me rappelle que, devant la fenêtre, les oiseaux viennent l'hiver picorer dans la neige, que l'été je salis mes culottes dans une cour qui sent mauvais, qu'au fond d'une cave un des locataires engraisse des dindes. »

Il parle avec peu de respect de ses maîtres, a des paroles de haine pour de vénérables exercices scolaires comme le thème latin, le thème grec. L'antiquité, y compris le légendaire Homère, semble lui avoir laissé un très amer souvenir. Il n'est repectueux pour aucun des grands écrivains dont il avait appris à épeler les profondes pensées et le merveilleux langage. Il parle aussi de son père et de sa mère, mais il n'a pas su trouver pour eux un élan du cœur. Il n'a que des sarcasmes, des ironies mauvaises pour leur misère courageuse. Vraiment, nous ne croyons pas qu'on soit jamais allé aussi loin dans cette voie.

Ses études finies, on voulut le faire entrer à l'Ecole Normale ; il avait déjà ce don du style dont il sut si bien se servir plus tard ; il avait été un brillant écolier, et son père, honnête et laborieux professeur, révait pour son fils une carrière régulière et tranquille. Mais ce n'était point là ce qui convenait à Vallès, en qui bouillonnait dès la prime jeunesse, un

sang ardent, d'une violence extrême. De bonne heure, il voit dans la société régulière une naturelle et constante ennemie. Il arrive à Paris ; au lieu de se mettre au travail avec énergie et suite, « le bachelier » s'enrole dans la bohème, dans une bohème désœuvrée et stérile, composée de paresseux et de ratés. Vallès leur apporta ses instincts de révolté et ses aspirations de socialiste.

Il est très fier de sa supériorité physique ; c'était un beau et solide montagnard, très bien charpenté. Il nous le dit avec une véritable naïveté dans ses mémoires : « On me fait des compliments sur mon pied chez le bottier. Il paraît que je ne l'ai pas trop vilain, je ne l'ai jamais su. Je vois dans une glace un garçon brun, large des épaules, mince de taille, qui a l'air heureux et fort. Je connais cette tête, ce teint de cuivre, et ces yeux noirs. Ils appartiennent à un évadé qui s'appelle Jacques Vingtras... Je me dandine sur mes jambes comme sur des tiges d'acier. Il me semble que je suis sur un tremplin. J'ai de l'élasticité plein les muscles et je bondirai comme une panthère. »

Il n'avait, du reste, point l'air aussi terrible qu'il le dit. Vallès s'est comme noirci à plaisir. Théodore de Banville, qui l'avait connu, nous dit qu'il était plein de tendresse et de force : une bonne et intelligente tête carrée, bien posée sur un cou solide et sur des épaules trapues ; le front large et ferme est celui d'un styliste sincère. L'air du visage est doux, volontaire et triste. C est bien le véritable Vallès du début, un peu tapageur, aimant à tirer un coup de pistolet dans la rue pour effrayer le paisible bourgeois, voulant construire des barricades contre Na-

poléon lors du coup d'État, écrivant un livre paradoxal sur l'argent, le grand maître du monde.

Sa vie fut agitée, irrégulière : il était sorti des sentiers battus, il ne devait plus y rentrer. Il réussit cependant à se faire un nom dans la littérature et à piquer très vivement l'attention publique. Villemessant, qui avait deviné en lui l'étincelant journaliste, l'enrôla plusieurs fois et n'eut point à s'en repentir. Les premiers articles de Vallès furent remarqués, soit à cause de la couleur extraordinaire du style, soit à cause des sujets traités. Vallès dépeint ceux des hommes qu'il connaît le mieux, les irréguliers de la vie, les humbles, les pauvres, les réfractaires, cette bohême des lettres, la plus misérable.

Il tira de ces articles un de ses meilleurs livres, *les Réfractaires*, publiés en 1861. Ce n'est point un livre gai. Vallès a le sourire, amer et la joie presque triste. Le rire français ce rire sonore et cristallin, il ne l'a pas connu. Il est de ceux qui ne veulent pas être heureux, qui sur toutes choses mettent comme une teinte grise. Le sujet de ce livre étrange, livre vécu qui a la valeur d'un document, est à lui seul un enseignement. Que sont ces réfractaires dont Vallès nous a décrit les misères terribles et les prétentions ridicules ? Ce sont tous ceux qui ne savent pas trouver une place dans notre organisation sociale, qui s'efforcent de sortir des sentiers battus pour arriver en courant en haut de la route. Le réfractaire a tous les talents et toutes les supériorités. Il le dit : il s'étonne qu'on ne s'en aperçoive pas. Il croit être en butte aux persécutions des incapables, aux jalousies des envieux : il s'irrite des injustices dont il est la victime. Il a droit à la grande lumière du

succès et il reste dans l'ombre misérable et persécuté. Il part alors en guerre contre cette société mauvaise qui ne veut pas reconnaître son génie.

L'histoire de ces naufragés de l'existence est lamentable et laisse une impression pénible. Tous ces artistes manqués, tous ces poètes chevelus, tous ces inventeurs chimériques ont été torturés par la faim : ils ont mené une vie effroyable, du cabaret fumeux au galetas glacial, vie de réprouvés que n'égaye aucun sourire. Celle que nous a dépeinte Murger est gaie et amusante, à côté du tableau de Vallès. Il a connu tous ces ratés et lui-même, si l'on en croit les confidences du « bachelier », a été un des rois de ces grands hommes méconnus. Il a reçu leurs confidences, il a assisté à leur agonie lamentable, il a écouté leurs plaintes d'un cœur compatissant. Car il les plaint ces malheureux, et malgré son sang-froid affecté, son indifférence voulue, on sent le cœur de l'écrivain s'émouvoir de compassion pour ses anciens compagnons d'infortune. Un frisson de pitié donne à son livre comme une vie morale, il adoucit les tons un peu crus de la peinture.

Sur la fin de l'Empire, Vallès était un journaliste célèbre et redouté. Il avait poussé à ses extrêmes limites l'art de soutenir un paradoxe. Il avait aussi l'art, un art dangereux, de revêtir ses idées fausses d'une couleur éclatante. Il s'était formé un vocabulaire tout particulier, qui lui permettait de donner à tout ce qu'il imprimait une marque particulière : « J'ai mon style, dit-il lui-même, de pièces et de morceaux que l'on dirait ramassés à coup de crochets dans les cours malpropres. » Cette originalité fit le succès de son journal *la Rue*, dans lequel il

continua le rôle de réfractaire qui lui avait réussi et qu'il ne quitta plus. Il publia de nombreuses études sur les pauvres gens, sur les métiers bizarres, sur les excentricités qu'on rencontre à chaque pas à Paris.

Il voulut être un homme politique. Cela ne lui réussit guère, il se présenta contre Jules Simon comme candidat de la misère. Il fut un des membres actifs de la Commune de Paris ; un des derniers il abandonna les barricades. Il ne semble pas avoir trempé dans les excès de la guerre civile. Il s'en est défendu très énergiquement. Il a réprouvé les incendies et le massacre des ôtages. Mais il en est un peu responsable. Son journal, *le Cri du peuple*, fut comme le messager de l'insurrection. L'exemple de J. Vallès nous montre que les lettrés, les stylistes ne doivent pas lancer des idées dont les « simples » tirent, malgré eux, les conséquences logiques. Ceux qui brûlaient les monuments publics et tuaient des hommes inoffensifs subissaient peut-être les suggestions du pamphlétaire.

Après la Commune, Vallès s'enfuit en Angleterre: son journal, *le Cri du peuple*, l'avait enrichi; un admirateur passionné de son style et de ses théories lui avait légué une somme importante. Il vécut dans une retraite heureuse et paisible à Londres, attendant l'oubli pour pouvoir rentrer à Paris.

Il écrivit dans différents journaux sans changer sa manière. Il promena dans nombre de feuilles quotidiennes sa prose fiévreuse et sa verve étrange. Lui qui n'avait ciselé jusqu'alors que de courtes chroniques, se mit à écrire de gros livres. Il composa trois volumes de mémoires, sous le titre général de *Jac-*

ques Vingtras, avec ces subdivisions : *l'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé.* Il raconte sa vie dans ces trois volumes ; il étale avec complaisance ses misères, exagère ses tribulations. Il pose pour l'irréconciliable ; il nous montre à nu son âme ulcérée de réfractaire. Nous n'admirons donc point les idées qui font la matière de l'ouvrage, mais nous convenons qu'il y a là des pages admirables comme effet de style. Il y a même de frais et de délicieux passages. Certaines phrases sont frappées comme une médaille. Peut-être se lasserait-on à la longue de la manière d'écrire de Vallès, parce qu'il y a trop d'éclat voulu et de vernis étincelant.

Il ressuscita sur la fin de sa carrière *le Cri du peuple*, qui se fit remarquer par son intransigeance socialiste ; on y lisait des maximes de ce genre : « Quand on n'a pas le sou, il faut faire un héritage ou bien une révolution. » Vallès avait eu cette double chance et il n'avait pas su en profiter. Il disait encore : « J'ai remarqué que ce sont toujours les mêmes qui s'enrichissent, je changerai cela : chacun son tour. » Il n'a pas trouvé le moyen d'enrichir les pauvres. Nous ne croyons pas qu'il fût arrivé, après un sérieux effort de réflexion, à avoir sur la question sociale des idées bien nettes et bien précises. Ses théories n'étaient qu'une série de belles phrases de rhétorique.

Il a eu beaucoup d'ennemis et on n'a point été tendre pour lui depuis qu'il est mort. Un de ses confrères, qui, en général, n'a pas la dent très dure, Sarcey, nous dit qu'il était le type de ces journalistes rongés du double cancer de la fainéantise et de l'orgueil. « Je vois encore l'éclat méchant de son regard, ce

visage tourmenté, le teint bilieux, enfoui et comme perdu dans une barbe farouche. On y sentait une haine longtemps recuite au feu de toutes les convoitises. »

Il faudrait peut-être croire que Vallès a été victime de la pose qu'il avait prise au début de sa carrière de journaliste. Il a été fidèle au genre qu'il avait adopté tout d'abord, et il n'a pas reculé devant ses excès et ses brutalités. Ce qu'on ne peut lui enlever, ce sont ses grands mérites littéraires. Il avait le don de voir les choses, de les rendre avec un joli relief et une couleur exacte. C'est un grand paysagiste dans *Jacques Vingtras*. En son temps, ce n'était point encore la mode de peindre des montagnes violettes et des couchers de soleil verts. Son œil percevait les nuances véritables et sa plume les rendait avec une précision vigoureuse. Il ciselait admirablement une phrase, il a sans cesse d'heureux bonheurs d'expression. On sent le procédé, l'effort parfois. Mais ce sont là gloses inutiles. Il nous plaît mieux en finissant de constater l'éclat de sa langue, le relief puissant de ses phrases la fraîcheur et la vivacité de l'image. C'est un maître peintre et un original écrivain.

La littérature a, de nos jours, de distingués représentants dans la Haute-Loire. On pourrait citer Calemard de Lafayette, Aimé Giron.

IV. — SAVANTS

Les savants de la Haute-Loire sont sortis pour ainsi dire des entrailles même de son sol, tourmenté et convulsé par d'épouvantables bouleversements. L'étude des roches de la Haute-Loire est extrêmement curieuse et fournit à la géologie primitive de précieuses lumières. Ses montagnes sont des volcans éteints où l'on peut étudier les révolutions dont le globe a été le théâtre. Son sol est aussi un sujet inépuisable d'études historiques. A chaque pas surgissent des débris curieux du passé, depuis l'époque la plus reculée, celle qui n'a laissé à la surface de la terre que des objets informes, jusqu'à l'époque romaine et aux temps plus sombres du moyen âge. Aussi les savants ont-ils décrit et expliqué ce qu'ils voyaient autour d'eux. Leurs œuvres s'appliquent, il est vrai, à un petit pays, mais elles sont cependant instructives et fournissent des preuves aux lois générales de la géologie et de l'histoire.

Bertrand de Doue.

Bertrand de Doue fut un initiateur précieux et un géologue distingué. Au moment où il a écrit ses livres, il a fait preuve d'un réel esprit de généralisation. Sans doute son œuvre compte à peine pour la génération qui l'a suivi. C'est le sort réservé aux savants en général. Ils font un pas en avant pour arracher un coin de ce voile qui nous cache la vérité. Ils arrivent ainsi à la célébrité. Ceux qui viennent

après eux les oublient, renversent leur œuvre pour y substituer un édifice nouveau, agrandi et comme rajeuni.

Bertrand de Doue a été un des ouvriers les plus actifs du progrès agricole dans son département. Il a protégé et réorganisé les écoles industrielles, dont il avait compris l'importance capitale, à un moment où les meilleurs esprits les traitaient avec un dédain marqué. Il en a été le directeur officiel pendant de longues années. Il a rédigé beaucoup de notices scientifiques et traduit à plusieurs reprises des travaux de savants étrangers, intéressant sa terre natale. Son travail capital fut sa *Description géognostique des environs du Puy*. Il a complété daus ce livre l'œuvre intéressante de Faujas de Saint-Font, *Sur les Volcans éteints du Vivarais et du Velay*. La géologie avait fait de grands progrès et permettait d'arriver à des théories d'ensemble. Bertrand de Doue n'a point négligé l'étude des faits particuliers, mais il a su donner à son livre une haute portée, en déterminant avec sûreté les lois qui ont présidé à la formation des roches et au travail des volcans. On lui a accordé le nom un peu ambitieux de Cuvier du Velay. Son livre a été de premier ordre en son temps. Il a ouvert une voie où d'autres se sont engagés et ont atteint le but qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Aymard (1808-1889).

Aymard, qui naquit au Puy en 1808, a suivi les traces de Bertrand de Doue et sur plus d'un point a continué son œuvre. La géologie et la préhistoire lui doivent des contributions importantes. Il avait

une qualité nécessaire aux savants qui veulent faire des découvertes. Il avait l'esprit aventureux. Il développait volontiers de séduisantes hypothèses : d'un fait isolé il tirait une théorie qui se trouvait être vraie pour quelque temps du moins.

Il fit ses études au collège royal du Puy et à Louis-le-Grand. Il suivit à Paris les leçons de Cuvier et, en assistant aux reconstitutions des flores et des faunes anciennes, il sentit s'éveiller en lui une sorte de vocation pour l'étude des primitives civilisations.

Il fut longtemps archiviste de la Haute-Loire et eut ainsi l'occasion d'explorer l'histoire curieuse et encore inconnue de son pays. Il publia de nombreux mémoires pleins de vie et de sève, mais dont les recherches ultérieures n'ont pas toujours justifié les conclusions. Il avait pour la ville du Puy une passion toute filiale : il a recherché ses titres de noblesse et a fait remonter sa gloire aux Romains. Il a été vivement contredit sur ce point.

Mais une œuvre vraiment remarquable due à Aymard, c'est la formation et l'organisation d'un des plus remarquables musées provinciaux que nous possédions. La section archéologique est d'une richesse et d'une variété très grande. On peut y voir une belle collection de pierres taillées de tous les âges, depuis l'âge préhistorique, jusqu'à l'âge moderne. Aymard a réuni pieusement les inscriptions, les tombeaux, des fragments de sculpture romane et ogivale. L'histoire locale y trouve de précieuses illustrations ; c'est même l'histoire vivante, celle qui frappe les yeux et rappelle exactement la physionomie des anciens âges.

Le commerce dans ces pays de montagne se faisait autrefois par caravanes de mulets. On les voyait monter en longues files du Vivarais au Velay, recouverts de grelots, de sonnailles, de plaques historiées, garnies d'inscriptions. Sur ces plaques de cuivre battu, les muletiers, joyeux compagnons, gravaient à la pointe des devises gauloises et des figures bizarres. Une belle collection de ces vieilleries sonores permet au visiteur d'évoquer le temps où retentissait à travers les gorges étroites de la montagne, non le sifflet strident de la locomotive, mais le son tantôt grave et cadencé, tantôt aigu et désordonné des sonnettes et des cuivres.

C'est peut-être la géologie qui a été la passion dominante de M. Aymard. C'est elle aussi qui lui a fourni ses meilleures inspirations. Il a étudié patiemment la genèse de la vie à la surface du globe et a essayé d'en retracer les premières manifestations. Il a soutenu une thèse qui a beaucoup inquiété les savants lorsqu'il l'a émise pour la première fois. C'est alors qu'il fut le digne disciple de Cuvier. Il a soutenu, seul, pendant de longues années, la présence de l'homme sur la terre à la fin de l'âge quaternaire. Il en faisait ainsi le contemporain d'espèces animales aujourd'hui disparues. Ce qui lui avait suggéré cette théorie, c'était la découverte, dans une scorie volcanique du mont Denise, d'ossements humains. Il affirma que nos ancêtres avaient vu flamber les volcans de la France centrale. Ses confrères en géologie n'eurent pas assez de sarcasmes pour cet audacieux. Le temps a fait son œuvre et la théorie d'Aymard est devenue classique. Il est bon de rappeler que c'est lui qui l'a developpée le premier.

Dans des mémoires savants, et notamment dans son testament scientifique *le Préhistorique dans la Haute-Loire*, il a beaucoup contribué au développement d'une science créée par Cuvier et dont les progrès ont été depuis extraordinaires. Il était bien placé au Puy pour cette œuvre. Autour de la ville se rencontrent d'admirables dépôts, d'animaux fossilifiés. Il a reconstitué quelques-uns de ces grands fauves qui, pendant de longs siècles, ont régné en maîtres sur la terre. Ce qu'on peut reprocher à Aymard, c'est la dispersion de ses efforts. Il n'a pas su concentrer les forces vives de son intelligence, qui était remarquable, sur un domaine restreint. Il s'est occupé de beaucoup de choses avec succès : il aurait dû se spécialiser plus fortement. Du moins on se souviendra de lui comme d'un robuste ouvrier qui a tracé avec persistance son sillon, qui a fait œuvre nouvelle et sérieuse.

V. — LES ARTISTES

La Haute-Loire est riche en monuments artistiques d'une rare valeur. Elle possède en son chef-lieu une admirable cathédrale du plus beau style roman, une église ogivale d'une harmonie de forme bien remarquable. Mais les maîtres d'œuvre de ces grands monuments ne nous ont pas transmis leur nom. Dans nombre de localités, on a retrouvé de curieuses peintures murales du quatorzième et du quinzième siècle, qu'on a restaurées et pour ainsi dire ressuscitées

avec bonheur, et dont la collection éclairera d'une singulière lumière l'histoire de la peinture française primitive. Les procédés employés par les artistes sont très élémentaires. Les couleurs ne sont pas nombreuses. Nous connaissons une grande peinture murale, la Danse macabre de la chaise-Dieu, qui n'a exigé que deux teintes. Les personnages ne sont pas toujours bien dessinés, les draperies sont lourdes. Mais il y a de l'originalité dans la pensée, de l'imprévu dans les attitudes. Ces peintures, qui ont entre elles une certaine parenté, nous rappellent qu'il y a eu dans le pays une véritable école des beaux arts, dont les disciples ont voulu rester anonymes.

Il y a eu aussi des hommes d'une habileté de main prestigieuse dans les arts industriels. Les orfèvres, les tailleurs d'images en bois ont produit de merveilleux bijoux, de délicates ciselures, dont on peut admirer encore l'infinie variété, dans les chaires d'églises, dans les buffets d'orgues, dans les stalles des chœurs. Enfin les dentellières ont tiré de leurs fuseaux de fins tissus, légers et élégants, d'un dessin très pur, d'une exécution souvent achevée.

Si nous ne pouvons pas dresser la liste de ces ouvriers de génie, nous pouvons du moins constater que les arts ont toujours été en honneur dans le Velay, qu'il y a dans ces pays de montagne, à la vie un peu isolée et repliée sur elle-même comme une tradition, comme un culte du beau. Il est regrettable seulement que nous ne connaissions les auteurs que par leurs œuvres. Il y a là une grave lacune qui est en même temps une grande leçon de modestie. Il faut arriver aux temps modernes pour pouvoir citer des noms connus. Nous en choisirons trois, deux

d'entre eux sont de second ordre, Michel Boyer et Robert Michel ; le troisième, Julien est un sculpteur d'une haute valeur.

Michel Boyer (1667-1724).

Michel Boyer, né au Puy en 1667, arriva assez vite à la célébrité, grâce à la protection du cardinal de Polignac, qui était un fin connaisseur en matière artistique. Il fut le peintre ordinaire du roi pour l'architecture et la perspective. Lorsqu'il entra à l'Académie royale de peinture, il présenta un tableau « où étaient figurés en perspective différents édifices bâtis en mer à la vénitienne, avec quelques figures qui se promenaient sur les bords ». Ainsi s'exprime le livret officiel. Il a excellé en un genre qui n'a plus les faveurs du public, et cela explique un peu l'oubli dans lequel est tombé cet artiste.

Boyer exposa aux salons ses œuvres, où la fantaisie n'avait pas une grande place ; elles lui valurent la protection et les largesses du roi : il fut pensionnaire de Louis XIV. Il demeurait dans les galeries du Louvre, en compagnie des peintres et des sculpteurs les plus distingués. Si Michel Boyer a été célèbre en son temps, ses œuvres dorment maintenant dans les greniers de nos musées nationaux.

Robert Michel (1721-1786).

Robert Michel était fils d'un pauvre maître vitrier du Puy. Sa vocation artistique semble avoir été devinée par Vaneau, sculpteur flamand de valeur, qui s'établit dans le Velay et y forma de remarquables éleves. C'est lui qui donna à Michel les premières leçons. Il le fit entrer ensuite chez Mathieu Bonfils,

un sculpteur sur bois en grand renom. Michel y apprit à manier très habilement le ciseau, il devint ensuite un élève distingué du sculpteur lyonnais Perrache.

Son éducation artistique achevée, il quitta la France, se fixa à Madrid, fut remarqué par le roi et arriva bientôt à une éclatante renommée. Les honneurs et les titres pompeux ne lui manquèrent pas. On en est très prodigue en pays espagnol. Il fut nommé sculpteur de la chambre du roi ; il exécuta ou surveilla tous les ouvrages de sculpture des palais royaux ; enfin, il fut nommé directeur général de l'Académie de Saint-Ferdinand.

Michel a fait preuve d'une activité infatigable. Le catalogue complet de ses œuvres serait très long. Ses statues étaient d'une élégance et d'une grâce un peu banales. C'était un artiste officiel, aussi s'est-il gardé de toute innovation. Il a suivi les chemins tracés, se bornant à exécuter avec conscience les commandes qui lui étaient faites. On s'accorde pour lui reconnaître une facture classique, un respect constant et parfois heureux des règles immuables de l'esthétique. Ses groupes, malgré la multiplicité des personnages, sont harmonieux. On peut voir de nombreuses sculptures de Michel dans les églises d'Espagne et notamment dans celles de Madrid. On ne trouve pas chez lui une pensée originale, l'indice d'un art nouveau. Ce fut un artiste très distingué, ce ne fut pas un créateur comme son compatriote Julien.

Julien (1731-1804).

Julien est originaire de Saint-Paulien, une bourgade intéressante, qui fut une grande ville romaine.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, il garda les troupeaux sur ces grands plateaux, aux horizons mélancoliques et sombres qui entourent sa cité natale. Ses goûts artistiques furent remarqués par un de ses frères, jésuite. Il fut placé chez un sculpteur-doreur, du nom de Samuel, qui appartient à cette catégorie d'illustrations inconnues dont nous parlions tout à l'heure. De là il passa à l'atelier du Lyonnais Perrache, le plus célèbre de la région. Perrache n'eut bientôt plus rien à apprendre à son élève. Il l'envoya à Paris et le confia à son compatriote Guillaume Costou.

A Paris, Julien se plaça immédiatement au premier rang, grâce à ses qualités éminentes. Il avait cette volonté ferme qui brise tous les obstacles, et cet amour passionné de l'art qui permet d'arriver à l'expression parfaite de la beauté plastique.

La sculpture au dix huitième siècle avait oublié les grandes et simples traditions de l'époque précédente. Elle était tombée dans le maniérisme, dans l'afféterie. On cherchait à la rapprocher de la peinture et à en obtenir les mêmes effets. Un artiste distingué, Lemoyne, reprochait à l'antiquité de n'avoir pas le sentiment des plis de la peau, de la mollesse des chairs et de la fluidité du sang. Les sculpteurs, suivant en cela la mode, cherchaient a être fins, spirituels, coquets, avec une pointe de sensualité. Ils sacrifiaient volontiers la vérité à l'élégance, la régularité à la variété. Julien va faire triompher d'autres principes; à cet essai de rénovation, il dut son originalité. Il revint à la noble simplicité, à la sobriété dans les ornements, à la pureté académique du dessin. Il étudia avec passion les modèles antiques. A eux seuls, il demande l'inspiration, une inspiration

sévère et forte, puisée aux sources mêmes du beau éternel.

Il resta trois ans pensionnaire à l'école de Rome. Il vécut pour ainsi dire au milieu des plus merveilleuses créations de la statuaire. Il en admira et en sentit la perfection. Il reproduisit alors quelques statues célèbres : l'Apollon du Belvédère et le Gladiateur combattant.

Julien avait déjà remporté le premier prix de sculpture. Il revenait de Rome fortifié et mûri par l'étude et la réflexion. Il pouvait espérer la grande renommée, récompense légitime de ses persévérants efforts. La jalousie mesquine de son maître, Guillaume Coustou retarda longtemps cette récompense méritée. Coustou, vieilli et malade, employa son élève pour les travaux du mausolée du grand dauphin, mausolée qui devait s'élever dans la cathédrale de Sens. Julien cisela la figure de l'immortalité qui était le principal ornement du monument. Cette œuvre fut signée par le maître. L'élève ne fut pas nommé.

Un autre déboire l'attendait encore. Il se présenta comme candidat à l'Académie des beaux-arts avec une œuvre délicieuse, « Ganymède versant le nectar ». S'il eût été reçu, il aurait pu signer ses travaux. Les intrigues de Coustou l'arrêtèrent à la porte de l'Académie. Le désespoir de Julien fut si terrible, il douta si bien de son génie, qu'il se décida à solliciter l'emploi de sculpteur de proues de navires à Rochefort. Sa nomination à cet emploi secondaire se fit attendre. Il reprit courage : sur les conseils de ses amis, et surtout de Quatremère de Quincy, un nos grands critiques d'art, il se mit une seconde fois sur les rangs en 1778 avec sa célèbre statue, *le Guer-*

rier mourant. L'œuvre nouvelle emporta tous les suffrages, tant elle mettait en relief la science de l'artiste et son respect pour la vérité et la simplicité. Julien entra à l'Académie des beaux-arts tardivement, mais dès lors il fut regardé comme un grand maître.

Ses statues, peu nombreuses, parce qu'elles sont le fruit d'une pensée prolongée et longtemps mûrie, ne rencontrent que des admirateurs. Elles brillent par des qualités sévères, la correction, l'élégance des attitudes, le fini du dessin. Julien reçut du roi des commandes importantes : on lui confia l'exécution des statues de Lafontaine et du Poussin. Vous connaissez le Lafontaine et vous savez comment Julien a réussi à rendre la naïveté et la fine bonhomie du fabuliste. Le Poussin, ce grand artiste que ses contemporains appelaient le penseur, dont les peintures sont remarquables et par leur simplicité d'exécution et par la profondeur de l'idée, était bien digne du ciseau de Julien. Le grand maître est représenté « au milieu d'une des nuits brûlantes de l'Italie. Il se lève à demi, réveillé par une idée heureuse ». La draperie qui l'entoure est pleine d'harmonie. Tout dans l'œuvre respire la force et la sérénité de l'esprit. Nul mieux que Julien ne pouvait traduire avec le marbre cet équilibre des facultés et cette tranquilité dans l'inspiration qui sont la marque particulière du Poussin.

On admira surtout *la Baigneuse*, statue devenue classique, d'une harmonie de formes, d'une précision de contours inimitables. C'est un des plus gracieux chefs-d'œuvre de la sculpture française. Elle était entourée, à Rambouillet où elle avait été

placée, de deux bas-reliefs dus à son ciseau : *Apollon chez Admète* et *la Fable de la chèvre Amalthée*. On doit aussi à Julien de nombreuses figures d'après l'antique. Il regardait toujours du côté de la Grèce et de Rome. C'était là qu'était sa vraie patrie. Avec les anciens, il avait appris que la simplicité élégante et l'imitation de la nature sont les qualités premières de la statuaire. A eux il doit ses meilleures inspirations.

Sans dire qu'il y eut beaucoup de variété et de souplesse dans le talent de Julien, nous remarquons cependant qu'il savait, à l'occasion, être un artiste fin et délicat, comme l'avait été à un degré supérieur l'inimitable Germain Pilon. Il nous suffira de citer sa *Galathée*, que ses contemporains regardèrent comme la statue la plus parfaite que l'on connut. Elle est l'expression charmante de la jeunesse et de la beauté féminine. A remarquer aussi, la statuette ravissante d'Hygie, la déesse mythologique de la santé. d'une finesse exquise et en même temps d'un modelé très ferme.

Ce qu'il y avait de plus précieux encore chez Julien, c'était son caractère. Julien était d'une modestie extrême, qualité très rare chez les artistes, et d'une timidité très grande qui nous explique ses échecs du début. Lui qui avait eu à souffrir de la jalousie de son maître Coustou, sut rester honnête et bon. Il secourait, il encourageait les jeunes artistes dont il devinait les qualités. Il avait aussi un culte respectueux pour ses parents et au fond de son cœur, il gardait pour son cher pays du Velay un amour profond.

Il mourut au palais du Louvre en 1804, laissant

la réputation d'un véritable artiste. Ce qui nous permet de le placer au premier rang parmi les sculpteurs originaux, c'est l'effort couronné de succès qu'il fit pour échapper au maniérisme et à la préciosité, et pour rendre à la statuaire son véritable caractère de grandeur simple et d'harmonieuse proportion. Une seule chose a nui à sa réputation c'est sa trop grande modestie.

VI. — HOMMES POLITIQUES

Sous l'ancien régime, la Haute-Loire ne compte qu'un grand homme d'État, Melchior de Polignac. Nous avons rappelé ailleurs sa brillante carrière. Viennent les temps nouveaux et les vocations politiques se font jour immédiatement. Un nom, celui de Lafayette, brille au premier rang. Mais l'éclat de ce grand nom ne doit pas nous faire oublier des hommes de mérite moindre, qui ont fait œuvre utile et louable.

Lanthenas (1740-1799).

Sans parler de Bonet de Treïches, qui fut député à la Convention et directeur de l'Opéra, il est juste de mentionner Lanthenas, né au Puy, médecin à Paris, député à la Convention. Il se fit remarquer, sinon par son talent oratoire, au moins par la publication de nombreux livres et brochures. Ils méritent d'être retenus à cause de la hardiesse des idées et des théories aventureuses qu'ils renferment. Lan-

thenas a traité surtout les questions d'instruction publique. Les réformes récentes lui ont donné raison. Il voulait une large diffusion de l'instruction pour permettre aux Français de juger sainement toutes choses et faire le départ du sophisme et de la vérité. Il a tracé le programme de l'enseignement primaire avec beaucoup de netteté : il ne diffère pas sensibfement de celui que nous avons adopté. Il avait même eu des idées ingénieuses, pour venir à bout de la routine et de la mauvaise volonté. Pour obliger les parents à faire élever leurs enfants dans les écoles, il avait même trouvé un système de pénalité que le juge de paix était chargé d'appliquer. On peut encore lire avec fruit ses rapports et projets sur l'organisation des écoles primaires. On a beaucoup médit des théories émises au début de la Révolution. Quelques-unes sont enfantines ou dangereuses. Mais beaucoup se distinguent par leur pondération et leur justesse.

Lanthenas ne fut pas compris dans la proscription qui détruisit le parti girondin. Il dut ce bienfait à l'intervention de Marat. Mme Roland lui reproche durement sa faiblesse de caractère. Après la Convention, son rôle politique semble fini. Il siégea encore aux Cinq-Cents, mais il ne tarda pas à rentrer dans la vie privée et à reprendre sa première profession.

Lafayette (1757-1834).

La carrière politique de Lafayette est une des plus belles et des plus éclatantes que nous connaissions. Avec ses mobiles élevés, elle fait grand honneur à la nature humaine. Lafayette est le type le plus parfait du désintéressement : il a aimé de grandes et nobles

idées, il les a défendues avec une bravoure et une foi chevaleresques. Jamais, dans sa longue carrière, il n'a consulté l'intérêt personnel. Il s'est dévoué corps et âme aux causes qu'il croyait justes, sans chercher avant tout à en tirer honneur et profit. La gloire lui est venue, éclatante et radieuse, une gloire bien pure. Il a parcouru une longue carrière. Aucune mauvaise



action ne la dépare; elle est éclairée jusque dans ses plus petits recoins par les plus nobles et les plus généreuses ardeurs, par l'enthousiasme de la jeunesse, car il reste jeune toute sa vie, jeune par le cœur, jeune aussi par les illusions.

Lafayette est né le 6 septembre 1757, au château de Chavagnac, d'une vieille famille d'épée; à douze

ans, il entrait aux mousquetaires ; deux ans plus tard, à l'Académie de Versailles. Il semblait destiné à une brillante vie de cour, une vie très vide, très inutile, mais faite pour plaire à un jeune homme dont elle flatte la vanité et satisfait l'amour-propre. Une existence semblable ne pouvait convenir à ce jeune homme, à l'esprit ardent et grave. Il subit fortement l'influence des idées nouvelles de liberté et de justice sociale répandues par les philosophes et les économistes. Il mit à défendre ces principes, d'une nouveauté dangereuse pour son entourage, une foi communicative d'apôtre. On a eu raison de dire que le libéralisme fut pour Lafayette une véritable religion, impérieuse, à laquelle il ne faillit pas un instant.

C'est le libéralisme qu'il défendit en Amérique, en France pendant la grande Révolution et sous la monarchie de Louis-Philippe, toujours avec le même enthousiasme et la même confiance.

Lorsqu'arrivèrent en France les premières nouvelles du soulèvement des colonies américaines, un large courant de sympathie se dessina en faveur des insurgés. Lafayette se sentit porté vers ces Américains, qui incarnaient l'idée de liberté, par une passion irrésistible, qu'il comparaît plus tard à l'entraînement de l'amour. Il voulut aller les secourir, prêt à sacrifier pour leur cause sa vie et sa fortune. Il partit un peu malgré son entourage. Rien ne put le retenir : il avait vingt ans. Il fut reçu au début avec un peu de défiance. On lui confia une armée à peine organisée, mal équipée, prête à se débander à la première défaite. Il dut à ses frais compléter son équiquement et subvenir souvent à sa nourriture. Une partie de son immense fortune fut ainsi dissi-

pée. Son désintéressement était doublé de grandes vertus militaires. Il donnait au camp un salutaire exemple. Il était patient, dur pour lui-même, d'une bravoure audacieuse : autour de lui, personne n'osait désespérer.

Washington se lia avec le général français d'une amitié très vive. Nature droite et fière, le grand Américain avait été séduit par sa grande loyauté. Lorsque Lafayette rentra en France, son nom était sur toutes les bouches, les femmes de la cour l'adoraient et l'embrassaient. Il profita de l'enthousiasme excité par sa conduite pour engager le gouvernement à agir avec vigueur en faveur des Américains. Il repartit avec une petite armée, guidée par Rochambeau. Dès lors, son rôle grandit encore, il exerce une action décisive sur la marche des événements militaires, fait une brillante campagne en Virginie et oblige Cornwallis à capituler à York-Town. Il a été ainsi un des fondateurs de la République américaine.

Il fut pendant quelques années l'homme le plus populaire des deux mondes. On le salua du titre de soldat de la liberté. En lui s'incarnaient vivantes les idées d'émancipation et de justice qui hantaient tous les esprits à la veille de la Révolution. Il se rendait un compte exact de l'œuvre qu'il avait accomplie. En quittant la terre américaine, il s'écriait dans un élan d'enthousiasme, un peu pompeux : « Puisse ce temple immense que nous venons d'élever à la liberté, offrir à jamais une leçon aux oppresseurs, un exemple aux opprimés, un asile aux droits du genre humain et réjouir dans les siècles futurs, les mânes de ses fondateurs. »

Les idées de Lafayette, le rôle qu'il avait joué en Amérique, destinaient le libérateur des États-Unis à être un des principaux acteurs de l'ère nouvelle. Il était de ceux qui l'avaient pressentie, qui l'appelaient sincèrement, qui s'efforçaient de mettre d'avance dans les institutions plus de justice : il se croyait prédestiné à diriger la régénération sociale qu'il entrevoyait. Il fut un des premiers à demander la convocation des États généraux. Il entra dans l'Assemblée constituante comme député et, dès lors, il va être un des hommes les plus populaires de Paris. On a même dit qu'il s'était laissé griser par cette popularité éclatante; que, pour ne pas la diminuer, il avait manqué de fermeté en plusieurs circonstances. Au lieu de réfréner les ardeurs intempérantes de la foule, il flattait ses passions et prenait parti pour elle. Il y a là de l'injustice. A vrai dire le courant était trop fort, il aurait brisé Lafayette comme il en a brisé tant d'autres. Aux heures critiques et sombres, le gentilhomme chevaleresque se retrouvait toujours : aux journées des 5 et 6 octobre, pour sauver le roi et la reine, il risqua sa vie avec un admirable courage.

Il fut placé à la tête de la garde nationale, cette force militaire nouvelle, un peu semblable à la foule, ondoyante et versatile comme elle. Tous ses contemporains sont d'accord pour nous dire qu'il était alors l'objet d'une véritable idolâtrie. Il exerçait sur le peuple de Paris une sorte de fascination. Aussitôt qu'il paraissait, une multitude immense se précipitait à sa rencontre, l'environnait, le pressait et remplissait l'air d'acclamations. On voulait le toucher et caresser son cheval blanc, qui accueillait les hommages

comme son maître, avec une patience infatigable et une bonté à toute épreuve.

Il dut subir, la mort dans l'âme, certaines violences populaires, inévitables quand une grande crise sociale secoue une nation tout entière. Il était resté l'ami passionné de la liberté, il protesta contre la tyrannie du club des Jacobins en fondant le club des Feuillants. Mais ses adversaires étaient résolus et fortement organisés. Il fut emporté par la tourmente. Il donna sa démission de commandant de la garde nationale. Les principes directeurs de sa conduite ne lui semblaient pas respectés, il quittait le poste qu'on lui avait confié.

Dès lors, Lafayette est rejeté au second plan : cette popularité, à laquelle il tenait tant, va subir une longue éclipse. Il fut brûlé en effigie au Palais-Royal : sa mise en accusation fut discutée à l'Assemblée législative.

Il était retourné à l'armée, sur la frontière, et s'apprêtait à marcher contre l'ennemi, lorsqu'il conçut le projet de revenir sur Paris, d'en chasser les républicains, de rétablir le roi et la constitution. L'armée ne semblait pas disposée à le suivre. Découragé, il passa à l'étranger. Les Autrichiens l'arrêtèrent et le traitèrent avec dureté. Dans les cachots d'Olmutz, il subit un sort aussi affreux que Silvio Pellico. Il fut dépouillé de ses livres, obligé de revêtir l'habit des galériens. Sa femme supporta héroïquement avec lui cette dure captivité : par son dévouement et son exquise bonté, elle sut faire accepter à Lafayette une vie cependant bien affreuse. On intercéda vainement en faveur du prisonnier, les traitements qu'on lui infligeait devenaient toujours

plus odieux. Les victoires de Bonaparte réussirent seules à lui rendre la liberté.

Son attitude sous le Consulat et l'Empire fut conforme à ses idées politiques. Dans le Consulat, il vit une atteinte à la liberté; sous l'Empire, il resta toujours éloigné de Napoléon : il attendait patiemment l'occasion de servir ce que Napoléon appelait ses chimères. Jamais il ne mit sa conduite en contradiction avec les principes qu'il défendait depuis sa majorité : il refusa la pairie comme contraire à ses doctrines.

Sous la Restauration commence la dernière partie de sa longue carrière. Il reparut en 1820 à la Chambre des députés. Il n'avait point perdu la foi ardente de la jeunesse ; il n'avait rien oublié, ni rien appris. Son opposition fut très vive. On crut voir sa main dans tous les complots. Lassé de ces attaques mesquines, il alla goûter à nouveau les charmes de la grande popularité aux États-Unis. On le combla d'honneur : il fut proclamé l'hôte de la nation.

A son retour, il reprit en main avec plus de vigueur que jamais la défense des principes démocratiques. Il était l'ennemi déclaré de la Restauration et assista avec joie au renversement de Charles X. Il contribua à l'organisation du gouvernement de juillet; au nouveau régime, il apporta l'adhésion des libéraux exaltés; il leur avait dit qu'avec Louis-Philippe on aurait la meilleure des républiques. Le mot eut une fortune inespérée. Lafayette espérait naïvement avoir réuni dans une synthèse définitive ces deux conceptions politiques : la monarchie et la république.

Il avait compté sans le caractère prudent du nou-

veau souverain. Ses conseils ne furent pas écoutés, il devint bientôt un suspect; on le regarda comme un révolutionnaire dangereux. Nommé d'abord commandant en chef de la garde nationale, il fut privé de ce titre qui pouvait lui donner une influence funeste. Il mourut le 20 mai 1834, un peu oublié. Sa fin a été attristée par cette apparence d'ingratitude.

Dans sa longue existence, on ne trouve aucune action blâmable, ses intentions ont toujours été pures, malgré d'injustes accusations; s'il commet des erreurs, il les commet avec une entière bonne foi, avec cette candeur naïve que lui reprochait Mirabeau. Il manquait un peu de cet esprit de décision si nécessaire à l'homme d'État.

Mais ce qui le distingue, comme homme politique, c'est sa fidélité à des principes généreux et vraiment libéraux. La nation changeait d'idoles et s'enthousiasmait pour des constitutions ennemies les unes des autres, elle passait de la liberté complète à un régime de force. Les événements se succédaient avec rapidité, amenant d'extraordinaires changements. Seul Lafayette resta fidèle à sa première religion : il défendit toujours la justice, la tolérance, la liberté. Si nous ajoutons qu'à cette dignité suprême du caractère il savait allier la politesse la plus délicate, l'urbanité la plus agréable, la franchise la plus ouverte, on comprendra que Lafayette ait exercé autour de lui une véritable séduction. Il a fait de la polititique pendant toute sa vie : il n'a jamais eu cependant d'ennemis irréconciliables.

S'il nous était permis de parler des vivants, nous pourrions placer à côté du nom de Lafayette celui

de M. Charles Dupuy, président de la Chambre des députés, qui doit à la fermeté de son caractère, à



son talent oratoire, à son esprit politique, la haute situation qu'il occupe.

VII. — PHILANTHROPES

Il ne nous déplaît pas de finir cette galerie historique par la biographie d'un homme dont la vie de travail est un exemple salutaire pour tous et dont les

fondations charitables sont un modèle de philanthropie éclairée et généreuse.

Crozatier (1795-1855).'

Crozatier est à la fois un grand artiste et un homme de bien. Il fut dans toute la force du terme le fils de ses œuvres. Il est né au Puy en 1795. Après être resté sept ans chez de braves paysans du village d'Aiguilhe, voisin du chef-lieu, il vint à Paris. Ses dispositions artistiques, son application et sa ténacité au travail, deux qualités de race, lui permirent de remporter les premiers prix aux écoles de dessin. Dans l'atelier de ciselure où il entre, on lui confie bientôt l'exécution des pièces les plus délicates. En même temps, il suit les leçons du sculpteur Cartellier et devient un brillant élève de l'École des beaux-arts. Il allait concourir pour le grand prix ; sa mère, d'esprit positif, eut peur de la gloire, souvent voisine de la pauvreté : elle lui conseilla d'entrer chez le fondeur Brezin et de se vouer à l'industrie. Par respect filial, Crozatier se résigna; il n'eut point à s'en repentir.

Ses dispositions artistiques, son éducation technique et son goût parfait lui permirent de transformer l'industrie de la fonte des métaux. Avec une volonté qu'aucun insuccès ne pouvait faire fléchir, il rechercha des perfectionnements dans la préparation des moules et une méthode sûre pour l'alliage des métaux. Pour résoudre le problème de l'alliage constant, il dut faire une série d'analyses et d'observations d'une précision et d'une rigueur scientifiques. Grâce à ces patientes études, longtemps continuées, il arriva à maintenir dans ses œuvres les plus massives,

une homogénité parfaite dans toutes les parties de la matière employée. Il n'inventa pas le moule en sable, il le perfectionna et en fit l'instrument indispensable pour l'exécution des statues colossales.

Ce qu'il découvrit véritablement ce fut l'art d'imiter les statues grecques ou romaines avec une fidélité telle que les fins amateurs étaient trompés. Il avait trouvé le moyen mystérieux de vieillir le bronze employé pour ces sortes de falsifications. Il lui donnait cette patine verdâtre qui distingue ces élégantes statuettes sorties du sol romain ou de la terre hellénique. Il y incrustait ces plaies séculaires, ces gangues d'argile, si dures qu'elles semblent faire corps avec le métal. Ces teintes de bronze ancien, sombres à la fois et lumineuses, il les avait étudiées et comme prises sur le vif au Louvre, en Italie, où il séjourna longtemps. Il en avait si bien surpris le secret que ses contrefaçons étaient plus belles que les œuvres antiques.

Il reproduisit ensuite une multitude d'œuvres modernes : son succès fut encore très vif. En véritable artiste, Crozatier veillait lui-même à l'exécution de tous les détails. Sa réputation de fondeur fut bientôt européenne. Dans ses ateliers furent exécutées les plus grandioses statues équestres. Nous citerons le Bayard de Grenoble, la statue équestre du grand roi de Versailles, le quadrige de l'arc de triomphe du Carrousel. On peut lire son nom sur les monuments de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Russie. Il faudrait de longues pages pour énumérer les principales pièces sorties de ses forges.

Si Crozatier n'avait accompli que les œuvres que nous venons d'indiquer, nous n'aurions

pas retenu aussi facilement son nom. Mais il ne s'est pas borné à reproduire les statues, il s'est montré aussi un créateur de génie. Comme ornemaniste il nous a donné des merveilles de grâce et de délicatesse. En un genre secondaire, il a atteint la perfection. Il avait étudié les œuvres des maîtres italiens et français et s'était inspiré d'elles sans les imiter servilement. Il s'est inspiré souvent des admirables ciselures de Benvenuto Cellini, mais il a su toujours garder son originalité. Il n'a point la riche imagination de l'artiste florentin, mais il égale Cellini pour la disposition harmonieuse des arabesques et des figurines, qu'il plaçait autour de ses objets d'art. Comme ornemaniste, je crois qu'on ne l'a pas dépassé. On lui doit des pièces d'orfèvrerie de formes merveilleuses, des coupes élégantes, des corbeilles, des candélabres, des cornets finement ciselés. Ces « ornements » étaient d'une délicatesse infinie ; de gracieuses guirlandes de fleurs et de feuilles les entouraient ; de fines statuettes leur donnaient un charme inexprimable. Beaucoup de modèles créés par Crozatier ont été mille fois reproduits, et ont ainsi perdu leur fraîcheur et leur nouveauté première. Mais le mérite de l'inventeur n'en est pas diminué. Nous devons garder à Crozatier un souvenir reconnaissant. N'a-t-il pas vulgarisé ces « bibelots » délicats qui, autrefois, étaient un luxe rare et qui sont devenus le complément indispensable d'un ameublement artistique.

Un de ses chefs-d'œuvre, fut l'admirable vaisselle niellée d'or, destinée au prince de Torlonia. A côté, pourraient prendre place des brûle-parfums, des aiguières, des urnes, des vases gigantesques, autour

desquels sa fantaisie d'artiste avait semé des décorations d'une légèreté exquise ; c'est par centaines que Crozatier a modelé ces figures de nymphes, de sirènes, de satires moqueurs, de faunes aux pieds fourchus, pleins de vie et de mouvement. Mais ces créations, d'une vérité parfaite, d'une élégance et d'une mesure dans les attitudes irréprochables, n'ont pas été signées par le maître. Si on les réunissait un jour dans une exposition, elles seraient une preuve éclatante du génie de celui qui les a conçues et exécutées.

La carrière artistique de Crozatier fut toujours heureuse. Une seule fois il eut un déboire terrible et tragique. Le grand fondeur avait été chargé de couler une statue de Louis XVI. Le moule avait été construit avec soin. Crozatier avait, suivant son habitude constante, dosé la quantité de métal employé et établi le mélange. Devant une assemblée nombreuse, la coulée fut faite : lorsque la statue fut retirée de la terre, elle apparut informe et horrible. La tête manquait. L'événement fit beaucoup de bruit. Crozatier en fut très affecté.

Avec la gloire et la réputation était venue la fortune, juste récompense des longs efforts et de la patience de l'artiste. Malgré cela, Crozatier travaillait toujours avec la même ardeur, poussé en avant par le désir de faire mieux, de maintenir au dehors le grand renom artistique de la France. Ce fut avant tout un laborieux; sa vie peut servir de guide et d'exemple. Son succès est un succès salutaire.

Les créations philanthropiques auxquelles il a attaché son nom nous montrent encore mieux l'honnête homme. Il avait vu combien étaient durs pour

celui qui est pauvre les débuts dans la vie, il a essayé de remédier à ces imperfections forcées de notre organisation sociale.

Par disposition testamentaire, il a créé dans sa ville natale un musée où sont entassées d'admirables collections artistiques et industrielles, les merveilles de la mécanique moderne et ces légers tissus créés par les doigts agiles des dentellières. Sur la place principale du Puy, le Breuil, au centre d'un panorama d'une étrange beauté, il fit élever une fontaine monumentale de marbre et de bronze. Une somme importante a été destinée à une bourse qui permet à un jeune artiste d'achever ses études, fondation heureuse qui peut faire surgir des génies ignorés. Il songea aussi aux ouvriers que la maladie, les infirmités précoces, empêchent de travailler : il leur réserva les lits dans des maisons hospitalières. Enfin, dernier trait, le plus charmant, et qui montre le mieux le cœur humain et généreux de Crozatier, il n'oublia pas ses amis d'enfance, les paysans d'Aiguilhe restés pauvres. Il leur assura une modeste aisance.

Il fut bien, dans toute la force du terme, un honnête homme. Sa vie est comme le triomphe du travail et du bien. Parmi les personnages dont nous venons de raconter la vie et d'indiquer les œuvres, nous avons rencontré des noms plus connus, nous n'avons pas trouvé de gloire plus pure, plus paisible et plus respectable.

Paris. — Imprimerie Nouvelle (association ouvrière), 11, rue Cadet. — 2225-93.